

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE  
DE BIBLIOTHECAIRES

P R O U S T E T L A L E C T U R E

MEMOIRE  
présenté par

Nicole PIERRE

Sous la direction de  
Monsieur Georges JEAN



1980 / HH

1980

16 ème promotion

## TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION .....	1
I - PROUST LECTEUR : DE L'AUTRE COTE DE LA PAGE .....	2
1 - Autour de la lecture .....	2
11 - L'environnement d'un lecteur .....	2
12 - Les conditions de la lecture .....	5
2 - L'acte de lire ... vu par un écrivain .....	8
21 - Sensations et présence du corps .....	8
22 - Phénomènes psychologiques .....	11
23 - La puissance du texte .....	15
3 - Lecture et écriture .....	18
31 - Lire les autres .....	18
32 - Se lire .....	21
II - PROUST CRITIQUE : LA REFLEXION D'UN ECRIVAIN	
SUR LA LECTURE .....	25
1 - La Préface à Sésame ou la Lecture démystifiée ...	26
11 - L'illusion de la Vérité .....	26
12 - Le livre - tyran .....	29
2 - La Valeur de la lecture .....	31
21 - Ses vertus mineures .....	31
22 - La lecture initiatrice .....	33
23 - Vers un lecteur créateur .....	36
3 - Lecture et oeuvre d'art : à la recherche du génie	38
31 - La littérature et les littératures .....	38
32 - L'authenticité de l'oeuvre d'art .....	41
III - LA LECTURE ET LE TEMPS : DU LIVRE LU AU LIVRE	
ECRIT .....	45
1 - Le temps de la lecture .....	45
11 - Moments de lecture .....	45
12 - Temps romanesque et temps réel .....	47
2 - La Lecture ou le Temps retrouvé .....	49
21 - Le livre : résurrection du Passé .....	49
22 - Le livre : miroir du Temps .....	52
23 - La lecture : Sésame des Paradis Perdus .....	54
3 - Du livre lu au livre écrit .....	57
31 - Lecture et écriture .....	57
32 - Ecriture et éternité .....	60
CONCLUSION .....	62
BIBLIOGRAPHIE .....	63

Il est des écrivains qui, non contents de donner à lire, se sont interrogés sur la lecture et qui, prenant quelque distance vis-à-vis de leur propre création, ont exploré les profondeurs de ce phénomène complexe et fascinant, point de rencontre inévitable, rendez-vous intime vers lequel tout texte s'achemine. Marcel Proust est de ceux-là. Peu d'hommes, peu d'écrivains étaient mieux à même d'évoquer et d'analyser cet acte à la fois mystérieux et familier. Son triple regard de lecteur, de critique et de romancier favorisait la pénétration et la richesse d'une réflexion portant sur le sujet.

Cette réflexion, nous la trouvons essentiellement dans le texte qu'il rédigea en préface à la traduction du " Sésame et les Lys " de Ruskin. Mais c'est au fil de ses écrits, des Pastiches et Mélanges et du Contre Sainte-Beuve à son oeuvre majeure - " A la Recherche du Temps perdu " -, qu'apparaît l'intégralité de sa pensée : c'est à travers l'évocation de ses propres lectures, à travers ses conceptions critiques et, plus largement, ses conceptions de l'art et du temps, que surgit peu à peu, intacte et révélée, la lecture, cet "acte psychologique original" qui est à la source et au terme de toute création littéraire.

## I - PROUST LECTEUR : DE L'AUTRE COTE DE LA PAGE ...

Comme tout écrivain, Proust fut lecteur avant que d'être créateur. Ses écrits, qu'il s'agisse de ses articles et essais ou de son oeuvre romanesque, dévoilent à peine l'importance de ses propres lectures, - au moins explicitement. Seule une biographie peut nous donner une idée de la "consommation livresque" de celui qui fut, selon l'expression même de ses professeurs du lycée Condorcet, un "insaisissable apprenti de la méditation ou du rêve, inspiré en somme par son ravissement à lire, à réfléchir, à sentir ..." <sup>(1)</sup> Mais ce goût des livres, l'immense culture qui transparaît à chacune de ses pages le trahit.

Or Proust, lecteur assidu s'il en fût, s'est appuyé sur sa propre expérience et a su aussi s'en détacher pour porter un regard lucide d'observateur sur cet acte trop connu de lui. Ce sont précisément ses écrits qui l'un après l'autre - tels les morceaux disséminés d'une mosaïque qui se reconstitue -, nous révèlent non seulement sa conception critique de la lecture mais aussi sa vision personnelle de ce phénomène intérieur venu se greffer sur le monde extérieur.

### 1 - Autour de la lecture

#### 11 - L'environnement d'un lecteur

Acte intime et individuel par excellence, la lecture se situe cependant dans un contexte, dans un cadre dont elle dépend étroitement. Parmi les éléments constitutifs de ce contexte, surgit d'abord ce que l'on pourrait appeler l'environnement du lecteur, - environnement culturel en l'occurrence.

Le lecteur, en effet, s'éveille et se forme en un milieu précis où les premiers livres et les opinions de l'entourage sont d'une influence essentielle sinon déterminante pour l'avenir. Ainsi en est-il pour le Narrateur de la Recherche, qui garde le souvenir persistant de ses premiers livres d'enfant, quatre romans champêtres de George Sand dont sa grand-mère lui avait fait présent à l'occasion de sa fête : cadeau auquel le prestige attaché au mot même de livre, la nouveauté et le mystère qui auréolaient et transfigurent la banalité des volumes sous leur enveloppe de papier, confèrent un prix inégalé. " J'étais ... enchanté et

(1) Cité par Georges Painter, Proust I, Mercure, pp. 77-79

maman alla chercher un paquet de livres dont je ne pus deviner, à travers le papier qui les enveloppait, que la taille courte et large, mais qui, sous ce premier aspect, pourtant sommaire et voilé éclipsaient déjà la boîte à couleurs du Jour de l'An et les vers à soie de l'an dernier." (1). La Mare au Diable, François le Champi, la Petite Fadette et les Maîtres Sonneurs envahissent donc l'univers du lecteur débutant qui "n'avait jamais lu encore de vrai romans" (2), et engrènent par là même le mouvement irrésistible et irréversible qui le conduira de roman en roman tout au long de son existence et au fil du Temps qui passe. D'autres titres célèbres jalonnent l'enfance de celui qui n'est pas encore le Narrateur de la Recherche : "Colomba", indissociable du volume (3) relié des oeuvres de Mérimée où elle fut lue pour la première fois, "Le Capitaine Fracasse", qui illustre les réflexions de la Préface à Sésame et les Lys et dont l'image revient fidèlement à la mémoire de l'écrivain à vingt ans de distance (4), bien d'autres enfin... Avec les années, l'éclosion de l'adolescence puis de l'âge adulte, les lectures se multiplient, se diversifient et convergent vers de plus grands noms, de plus grandes oeuvres : c'est la lecture des romans de Balzac, omniprésent dans l'univers culturel de l'écrivain -Narrateur comme il est omniprésent dans la bibliothèque et l'esprit de Monsieur de Guermantes (5); c'est celle de l'oeuvre de Bergotte, personnage composite où domine la figure d'Anatole France, écrivain talentueux sur lequel se cristallisent tous les élans, tous les espoirs, et toute l'admiration passionnée du Narrateur en quête de Beauté : "Je ne pouvais pas quitter le roman que je lisais de lui...(2)" Ces grandes oeuvres - fictives ou réelles-, dont l'influence se fait sentir sur l'esprit du lecteur ne sont, il est vrai, que les points saillants d'une immense trame où d'autres noms divers et célèbres se côtoient noms classiques ou contemporains qui surgissent au détour d'une phrase et dans les nombreux articles du critique Proust : Ruskin, Eliot, Goethe, Saint-Simon, Chateaubriand, Stendhal,

(1) PROUST (M.).- A la Recherche du Temps perdu; t.I.-Pleïade.-p.39

(2) Ibid., p. 41 ; 93

(3) PROUST (M.).- Contre Sainte-Beuve.-Pleïade.-p. 295

(4) PROUST (M.).- Les Hautes et fines enclaves du passé.  
- Le Temps Singulier.-p. 43

(5) Contre Sainte-Beuve.-Pleïade.-p. 279 ...

Tolstoï, Dostoïevski, Baudelaire, Nerval, Flaubert, ... et tant d'autres, plus ou moins connus, dont les oeuvres se mêlent, s'entrecroisent et se superposent en une sédimentation continue pour composer peu à peu l'univers culturel du lecteur.

La formation et les goûts du néophyte sont également, et de façon inévitable, influencés par les opinions de son entourage. Certes les conceptions de lecteurs comme Monsieur de Guermantes, fervent admirateur de Balzac dont il apprécie avant tout les qualités d'observation et d'imagination, comme la jeune marquise de Cardaillec qui va jusqu'à faire de son cadre de vie tout un univers balzacien, ou celle, radicalement opposée, de la marquise de Villeparisis qui juge négativement l'écrivain en fonction de ce que fut l'homme pour elle et déclare n'aimer que les romans qui l'instruisent (1). Mais plus influente et plus déterminante est l'opinion de la grand-mère du Narrateur, qui diffère essentiellement des précédentes : les livres qu'elle choisit à l'intention de son petit-fils sont le reflet de sa propre conception de la lecture, une conception paradoxalement naïve et profonde qu'elle transmettra à sa propre fille (2). Naïve, elle l'est en effet lorsqu'elle privilégie les grands auteurs et les livres bien écrits en songeant à la bonne influence qu'ils auront sur l'enfant, au bénéfice intellectuel qu'il pourra en tirer, lorsqu'elle réduit la lecture à cette fonction utilitaire et morale en confondant talent et bons sentiments : "car si elle jugeait les lectures futiles aussi malsaines que les bonbons et les pâtisseries, elle ne pensait pas que les grands souffles du génie eussent sur l'esprit même d'un enfant une influence plus dangereuse et moins vivifiante que sur son corps le grand air et le vent du large (2)." Mais sa conception est en même temps profonde car, derrière ces livres " qu'à ces deux conditions - aucune vulgarité, aucune mièvrerie - elle croyait inoffensifs pour les enfants (3)", derrière cette recherche d'un profit intellectuel et moral immédiat, transparait un esthétisme aussi bien applicable aux

(1) Contre Sainte-Beuve.-Pleïade.-p. 283 et p. 293

(2) A la Recherche du Temps perdu:t.I.,Pleïade.-p. 42 et 39

(3) Contre Sainte-Beuve.-Gallimard.-Idées.-pp. 343-344

ouvrages qu'aux monuments, une quête du génie et de la Beauté qui l'oppose au réalisme du père, pour qui les lectures d'un enfant ne sont pas celles d'un adulte (1), et qui préfigure celle du Narrateur lui-même : "Je pense même qu'elle ... avait cependant cette foi implicite, que cette espèce de beauté qu'elle trouvait à certains monuments, elle la mettait, sans le savoir, sur un autre plan, sur un plan plus réel que notre vie (2)."

C'est cependant aussi dans la diversité des oeuvres lues que le lecteur se formera, - du simple journal déposé le matin près de la tasse de café (3), des documents à valeur historique ou informative (3), aux oeuvres de fiction et d'imagination : les poèmes, les romans surtout, qui sont la nourriture spirituelle privilégiée du Narrateur. Cette diversité et la variété des circonstances donnent à l'acte de lire différents aspects selon l'angle sous lequel le lecteur le considère : de la lecture conçue comme une thérapeutique - associée à la présence matérielle et à la guérison (4) - à la lecture conçue comme pis-aller lorsque sorties et visites sont impossibles (5), cet acte offre bien des facettes.

Et pourtant, l'image la plus frappante qu'en garde le Narrateur bien des années après, c'est celle du monde de l'enfance et d'une merveilleuse aventure ...

## 12 - Les conditions de la lecture

Phénomène essentiellement intime, la lecture se situe fatalement dans un certain cadre, un "extérieur" avec lequel elle tisse de complexes liens d'interdépendance ; elle requiert en outre des conditions matérielles et psychologiques particulières, favorables à son déroulement. N'est-elle pas tout d'abord fonction des libertés et des contraintes qui régissent la vie même du lecteur, non seulement celles, fort vastes et indéfinies, qui s'appliquent au temps et à l'espace, mais celles, plus formelles et plus immédiates, qui sont liées au cadre

(1) A la Recherche du Temps perdu : t. I.-p. 39

(2) Contre Sainte-Beuve.- Idées.-p. 344

(3) Pastiches et Mélanges.-Pléïade.-p. 154 ; 181

(4) A la Recherche du Temps perdu : t. I.-pp. 39-43

(5) Essais et articles.-Pléïade.-p. 527

familial et social. Ainsi le Narrateur voit-il ses lectures d'enfant soumises à certains interdits et à certaines règles - censure morale ou intellectuelle des livres qui, pour diverses raisons, sont réservés aux adultes (cf. supra), limites entre lesquelles la passion du lecteur doit se restreindre : c'est "le volume où l'on ne me permettait pas de lire la Vénus d'Ille" (1) ; ce sont les défenses et les recommandations qui ponctuent les journées de lecture : "Allons, ferme ton livre, on va déjeuner" (2)... "va d'abord prendre l'air un instant pour ne pas lire en sortant de table" (3), mais qui concernent aussi les nuits "Alors, risquant d'être puni si j'étais découvert et l'insomnie qui, le livre fini, se prolongerait peut-être toute la nuit, dès que mes parents étaient couchés je rallumais ma bougie (4)". C'est en transgressant certains de ces interdits que le lecteur assouvit sa passion et sa curiosité ; c'est aussi en abandonnant peu à peu cette lecture "contrôlée", lecture parfois même indirecte - lorsque la mère, médiatrice par excellence, déforme et sublime à la fois le texte qu'elle lit à haute voix et où elle omet volontairement toutes les scènes d'amour : "Si ma mère était une lectrice infidèle, c'était aussi, pour les ouvrages où elle trouvait l'accent d'un sentiment vrai, une lectrice admirable par le respect et la simplicité de l'interprétation, par la beauté et la douceur du son... elle insufflait à cette prose si commune une sorte de vie sentimentale et continue (5)" -, c'est aussi en quittant ces entraves que l'enfant devient un lecteur adulte, autonome, libre dans ses lectures. Celles-ci ne peuvent cependant échapper à des contraintes plus impératives, celles de l'espace et du temps.

Le temps de lecture s'insère en effet dans le temps de la vie; il doit se loger au creux des instants les plus libres et les plus paisibles car, plus que toute autre activité, il requiert

(1) Contre Sainte-Beuve.-Idées.-p. 282

(2) Les Hautes et fines enclaves du passé.-Le Temps singulier.-p.15

(3) A la Recherche du Temps perdu. t.I.-p.72

(4) Les Hautes et fines enclaves du passé, id.- p.32

(5) A la Recherche ...: t.I.-pp. 42-43

une véritable et entière disponibilité : une disponibilité d'esprit et de corps. Ainsi les lectures, bien que présentes tout au long de la vie, sont indissociables de certaines saisons, de certains jours et de certaines heures dans lesquelles elles semblent s'inscrire naturellement : étés de l'enfance (1), dimanches partagés entre les visites et les livres (2), étapes des journées de vacances et des nuits de veille qui se renouvellent cycliquement, heures "inviolables" au charme si précieux et si lumineux que viennent parfois rompre les rites insupportables et nécessaires - les repas et le rappel à l'ordre fatal (cf. supra), le goûter, la promenade et le coucher -, ces ennemis de la lecture : "Qui ne se souvient comme moi de ces lectures faites au temps des vacances, qu'on allait cacher successivement dans toutes celles des heures du jour qui étaient assez paisibles et assez inviolables pour pouvoir leur donner asile ... Avant le déjeuner qui, hélas mettrait fin à la lecture, on avait encore deux grandes heures ... J'abrégais la fin du goûter ..., sur l'herbe où le livre avait été posé avec défense de le prendre encore (3)".

Comme les moments, les espaces de lecture sont avant tout des refuges, des îlots de paix et de solitude préservés du monde extérieur, de son mouvement et de son animation ; le lecteur privilégie les lieux retirés, enclos et secrets où nul ne songera à venir le chercher. Selon les circonstances, ces lieux diffèrent, mais toujours ils offrent cet asile tant désiré : tantôt intérieurs, - et c'est la salle à manger désertée par les promeneurs du matin (3), la chambre qui accorde son inviolabilité, sa fraîche obscurité et son calme de sanctuaire la nuit comme le jour, protégeant en "tremblant sa fraîcheur transparente et fragile contre le soleil de l'après-midi derrière ses volets presque clos.. (4)" , c'est la bibliothèque de Monsieur de Guermantes, ce havre de paix où le maître de maison court se réfugier lorsque sur-

(1) A la Recherche du Temps perdu : t.I.-Pléiade.-p. 83 ect...

(2) Ibid., p. 97

(3) Les Hautes et fines enclaves... - Le Temps singulier.-p. 12 ect..

(4) A la Recherche... -Pléiade.-p. 83

viennent les visiteurs (1), c'est enfin le petit cabinet aux senteurs d'iris, qui accueille toutes les confidences et les secrets les plus intimes : "Destinée à un usage plus spécial et plus vulgaire, cette pièce ... servit longtemps de refuge pour moi, sans doute parce qu'elle était la seule qu'il me fût permis de fermer à clef, à toutes celles de mes occupations qui réclamaient une inviolable solitude : la lecture, la rêverie, les larmes et la volupté (2)" ; tantôt extérieurs, lorsque la douceur du temps ou la chaleur des jours d'été - tant les lieux sont indissociables des moments -, appellent le lecteur dans le jardin ou la campagne toute proche, au creux d'un endroit isolé et bien clos ; "... sous le marronnier, dans une petite guérite en sparterie et en toile au fond de laquelle j'étais assis et me croyais caché aux yeux des personnes qui pourraient venir faire visite à mes parents (3)", dans "telle charmille où je m'asseyais, introuvable, ... (là) le silence était profond, le risque d'être découvert presque nul, la sécurité rendue plus douce par les cris éloignés qui, d'en bas, m'appelaient en vain (4)."

Ainsi la caractéristique commune à ces espaces-temps réside dans cet isolement total, cette retraite silencieuse où l'on se retrouve coupé du monde extérieur et plongé dans une atmosphère de recueillement : le lecteur fuit son entourage, il se désinvestit de la vie extérieure pour pouvoir être seul avec lui-même et avec le livre. Telle est la condition essentielle à la continuité et au bon déroulement de la lecture, cet acte complexe qui est à la fois écoute et dialogue.

## 2 - L'acte de lire ... vu par un écrivain

### 21 - Sensations et présence du corps

Complexe, l'acte de lire l'est en effet.

Analysé dans ses plus secrètes profondeurs, il révèle la mise en oeuvre de psycho-physiologiques étroitement dépendants qui en font beaucoup plus qu'un simple déchiffrement. Dans la perception visuelle des signes, dans la réception du message

(1) Contre Sainte-Beuve.-Pléiade.-p. 279

(2) A la Recherche du Temps perdu : t.I.-Pléiade.-p. 12

(3) Ibid., pp. 83-84

(4) Les Hautes et fines enclaves...- Le Temps singulier.-p. 30

écrit, comme dans les réactions du lecteur, l'activité corporelle indissociable de l'activité psychique en réalité - se manifeste constamment. Toutes sortes de sensations naissent autour de la lecture et par elle, des sensations d'abord liées au livre lui-même. Avant, puis pendant la lecture s'établit un contact véritablement physique avec le livre en tant qu'objet concret, volume particulier ; son aspect matériel ne fait pas que lui donner une spécificité aux yeux du lecteur, il fait appel à tous ses sens et devient comme l'incarnation des héros et de leur séduction. Vision, odorat, ouïe, toucher s'éveillent face à la couverture rougeâtre et au "titre incompréhensible" de François le Champi qui l'auréolent d'une "personnalité distincte et (d') un attrait mystérieux" (1), face aux reliures "en veau doré avec une étiquette de cuir vert" qui garnissent la bibliothèque de Monsieur de Guermantes (2), face au "papier que la vieillesse avait rendu transparent et doré, mais qui gardait le moelleux d'une mousseline (3)". Le commun aspect de ces romans reliés dont " le même papier mince couvert de grands caractères vous présentait le nom de l'héroïne, absolument comme si ce fut elle-même qui se fût présentée à vous sous cette apparence portative et confortable, accompagnée d'une légère odeur de colle, de poussière et de vieillesse qui était comme l'émanation de son charme (3)", cet aspect les rapproche et les confond si bien que nulle distinction littéraire ne semble plus pouvoir les différencier. Ainsi parfois la matérialité des volumes triomphe de leur contenu.

A ces sensations nées du contact avec le livre se superposent et se mêlent des sensations liées aux conditions extérieures que nous avons évoquées : selon le degré d'attention porté au récit romanesque, <sup>le lecteur</sup> plongé dans cette méditation immobile qui le caractérise, perçoit plus ou moins consciemment, plus ou moins fortement son environnement et goûte, autour du plaisir suscité par le texte, le bien-être des minutes présentes, celui des instants à venir dont la douceur, anticipée ou non, valorise déjà à elle seule l'acte de lire. Si la lecture du journal, cet acte "abominable et voluptueux" devient un régal matinal, c'est

(1) A la Recherche du Temps perdu : t.I. - Pléiade. - p. 41

(2) Contre Sainte-Beuve. - Pléiade. - p. 279

(3) Ibid. - pp. 282-283

parce qu'elle s'associe "excellemment, d'une façon particulièrement excitante et tonique, à l'ingestion recommandée de quelques gorgées de café au lait (1)" et que, née avec les brumes et les aurores matinales, elle finit par prendre la saveur des "brioches chaudes qu'on brisera, autour de la lampe encore allumée (2)." De même, le plaisir de lire au jardin pendant les heures d'été s'enrichit de plaisirs sensuels et physiques : "celui d'être bien assis, de sentir la bonne odeur de l'air, de ne pas être dérangé ... jusqu'au bon dîner qu'apprêtait Françoise et qui me réconforterait des fatigues prises, pendant la lecture du livre, à la suite de son héros (3)."

Ainsi le plaisir trouvé dans la lecture et celui qu'on trouve autour d'elle finissent par se confondre pour ne plus être qu'un : le lecteur goûte sa lecture comme il goûte l'atmosphère ambiante et les mille détails qui l'accompagnent, en les mêlant et en les assimilant. Il se sent bien dans son environnement parce qu'il lit, mais réciproquement sa lecture lui est d'autant plus agréable qu'il se sent bien.

Car, consciemment ou non, il demeure sensible aux réalités extérieures, aux bruits surtout. Certes, il perçoit les sons agressifs qui dérangent et interrompent le fil de ses pensées, telle la voix de Françoise (4) ou de la fille du jardinier (5); mais il perçoit aussi les bruits familiers et naturels qui, par leur présence constante, discrète et rassurante, accompagnent la lecture - mieux, font corps avec elle et se fondent en elle - sans contredire le silence qu'elle exige : son d'or des cloches de Saint-Hilaire ou des campagnes lointaines (4) qui égrènent les heures, bourdonnement incessant des mouches et sonorité de l'atmosphère "spéciale aux temps chauds" qui, dans la fraîche obscurité de la chambre, donnent la sensation de la lumière et de l'été (5), "doux propos vides de sens" de la pendule et du feu, bruit de la pompe voisine ou grondement de l'orage tandis que la pluie tombe : "Assis dans le petit salon, où j'attendais

(1) Pastiches et Mélanges...Pléiade...p. 154

(2) Ibid., p. 227

(3) A la Recherche du Temps perdu : t.I.-Pléiade...p. 87

(4) Les Hautes et fines enclaves...Le Temps singulier...p.14; 30

(5) A la Recherche... : t.I.-Pléiade...p. 88 ; 83

l'heure du dîner en lisant, j'entendais l'eau dégoutter de nos marronniers ... les derniers roulements du tonnerre roucouler dans les lilas (1)." C'est bien parce qu'ils sont vides de sens que ces bruits sont conciliables avec la lecture, car ils n'attirent pas sur eux l'attention du lecteur, ils ne le détournent pas de sa méditation et le laissent disponible.

Simultanément se produisent des sensations et des réactions nées de la lecture même. Le corps ne se mobilise pas seulement pour déchiffrer le texte - par les yeux, par la voix qui s'intériorise (2), suivant des rythmes divers (3) -, il n'est pas seulement sensible aux réalités extérieures, il est aussi le siège de sensations et d'émotions suscitées par ce texte ; il jouit de la lecture comme il jouit du repos, de la bonne odeur de l'air ... Cette sensualité réelle de la lecture va jusqu'à l'érotisme : l'image du cabinet sentant l'iris est, à cet égard, très significative. La retraite farouche du lecteur, ce face-à-face avec lui-même et avec le livre, ne l'identifie-t-elle pas à l'Amoureux ou au Mystique (4), n'est-elle pas aussi désir, bouleversement du corps et volupté, - volupté des mots, volupté du récit et du "suspense" qu'il provoque. - ? La jouissance qu'éprouve le lecteur dont le corps est la proie de toutes sortes d'émotions est bien de l'ordre de l'érotisme pur "où le désir est là avec son objet" (4).

Les retentissements physiques du récit montrent que le corps n'est pas uniquement réceptif mais réagit à la lecture, fait preuve d'une certaine dynamique. Cependant ces résonnances, ces sensations et émotions diverses nées de la fiction romanesque qui sont si proches des sentiments eux-mêmes nous rappellent l'étroitesse des liens qui unissent la physiologie et la psychologie du lecteur.

## 22 - Phénomènes psychologiques

Si la lecture est d'abord un déchiffrement - décryptage visuel, décryptage de signes en sens - qui met en jeu

- (1) A la Recherche du Temps perdu : t.I.-Pléiade.-pp. 152-153  
 (2) Les Hautes et fines enclaves...- Le Temps singulier.-p. 14  
 (3) Contre Sainte-Beuve.-Pléiade.-p. 303  
 (4) BARTHES (Roland).-Sur la lecture.  
 in : Le Français aujourd'hui, 1976, n° 32

les facultés physiques et intellectuelles, elle est aussi une incitation à agir et à réagir dans son esprit comme dans son corps : étrange et merveilleux creuset où les mots, les idées et les sentiments contenus - implicitement ou non - dans le texte sont autant d'appels aux idées et aux sentiments de celui qui lit, où l'affectivité, la mémoire, l'imagination sont autant de facultés investies dans l'acte même de lire. C'est ce processus complexe, tout en intériorité, que Proust met en lumière dans la Recherche (1), en analysant les différents états de conscience "simultanément juxtaposés" du lecteur-Narrateur. Ce dernier, de même qu'il s'est réfugié en un lieu secret et solitaire, absorbé dans une immobilité prolongée, se retire au plus profond de lui-même : état qu'il ne quittera pas de toute sa lecture, fût-ce pour jeter un regard sur le monde extérieur. La voix ne participe-t-elle pas à cette activité silencieuse en s'intériorisant (cf. supra) ?

La pensée qui flotte à la dérive entre le réel et l'imaginaire, voyageant vers d'autres espaces-temps, se distancie du monde extérieur dont elle perçoit comme indirectement les objets, sans avoir accès à leur matérialité : "Quand je voyais un objet extérieur, la conscience que je le voyais restait entre moi et lui, le bordait d'un mince liséré spirituel qui m'empêchait de jamais toucher directement sa matière (1)." De fait, les sensations du lecteur, les différents états de conscience qui se déploient et se superposent simultanément en lui, se décomposent en un insensible dégradé qui le conduit de l'intérieur à l'extérieur de lui-même, de la plus profonde intériorisation aux perceptions les plus extérieures de la réalité. Le sentiment le plus intime et le plus central qui habite le lecteur, celui qui en effectuant "d'incessants mouvements du dedans au dehors" régit cet ensemble de sensations et de pensées, c'est la foi en la valeur - c'est-à-dire la beauté et la richesse - du livre lu, c'est la volonté d'en retirer toute la substance précieuse pour la faire sienne : regard porté sur sa propre lecture cependant qu'elle a lieu,

(1) A la Recherche du Temps perdu : I. - Pléiade. - pp. 84-88

conscience latente du but ultime et permanent à poursuivre, - la découverte de la vérité, dont la lecture n'est que la quête perpétuelle. Moins profondément enfouis au fond de lui sont les sensations et sentiments nés du récit et de l'action romanesque. Quel plus grand catalyseur de passions que la lecture, qui en un après-midi, en quelques minutes même, concentre et accumule des événements et des émotions que sans elle, sans l'imagination qu'elle soulève, nous n'aurions jamais pu connaître ? " Ces après-midi là étaient plus remplis d'événements que ne l'est souvent toute une vie (1)." Voilà comment nous pouvons concevoir les passions et les métamorphoses du coeur qui se produisent trop insensiblement dans la réalité pour que nous en ayons pleinement conscience. Mieux, si la vue des bonheurs ou des malheurs survenus à ces êtres fictifs que sont les personnages de roman nous émeut et nous affecte si profondément, s'ils nous troublent si intimement dans notre corps et notre chair - accélérant notre souffle, suscitant en nous joie, peine, exaltation ou anxiété -, c'est bien parce que nous nous identifions à ces personnages et que notre affectivité, sensible aux rythmes de la narration, se met non seulement au diapason des sentiments qui leur sont attribués, mais devine, pressent et devance ces sentiments avec d'autant plus de force et d'acuité que notre imagination et notre sensibilité sont plus vives. Dès lors, peu importe que ces réactions et ces émotions soient illusoires, qu'elles soient celles d'êtres de papier, puisque "nous les avons faites nôtres, puisque c'est en nous qu'elles se produisent, qu'elles tiennent sous leur dépendance. tandis que nous tournons fiévreusement les pages du livre, la rapidité de notre respiration et l'intensité de notre regard (2)."

C'est même à travers la transparence, la simplicité et l'immatérialité de ces images romanesques, que notre âme devient capable d'accéder à la joie ou la peine d'autrui, qu'elle peut les concevoir ou s'en émouvoir, ce que l'opacité du réel toujours lui dérobe ... Ce phénomène d'identification explique la

(1) A la Recherche du Temps perdu : I. - Pléiade. - p. 84

(2) Ibid., p. 85

fièvre, la tension du lecteur suspendu au récit et à qui, sur l'instant, plus rien n'importe que la vie fictive devenue sienne, que cet état particulier "où comme dans tous les états purement intérieurs toute émotion est décuplée", que ces troubles délicieux "d'un rêve plus clair que ceux que nous avons en dormant et dont le souvenir durera davantage (1)."

Si nous poursuivons le trajet qui nous mène du plus profond de la pensée aux rives de la réalité extérieure - cette exploration des strates de la conscience du lecteur -, surgit bientôt, moins intériorisé que ne l'étaient les sentiments suscités par le récit, le paysage romanesque dont l'image l'imprègne et l'influence de façon beaucoup plus puissante et durable que le cadre même de la lecture. Comme en rêve, le lecteur qui se projette dans les personnages grâce à sa force imaginative, évolue aussi dans d'autres espaces-temps, admire d'autres spectacles qui acquièrent pour lui plus de réalité que la réalité propre : non point tant qu'ils l'impressionnent plus vivement que des lieux de lecture auxquels ils seraient comparables, mais ils participent de cette vérité révélée dont l'écrivain est, à ses yeux, détenteur. Ainsi le Narrateur garda-t-il en mémoire pendant deux étés l'image d'un "pays montueux et fluviatile" aux "grappes de fleurs violettes et rougeâtres", image intense et persistante qui, enrichie de rêves simultanément entretenus, éclipsa du même fait la médiocre simplicité du jardin de Combray (2).

Enfin, aux rives extérieures de la conscience, à proximité de l'"horizon réel", coexistent ces "plaisirs d'un autre genre", ces perceptions et sensations physiques - tranquillité, bien-être, ... - que nous avons évoquées à propos de la physiologie du lecteur : perceptions du monde réel dont la présence, toujours sensible au lecteur et comme en arrière-fond, s'efface parfois sous le puissant sortilège de la lecture. "L'intérêt de la lecture, magique comme un profond sommeil, avait donné le change à mes oreilles hallucinées et effacé la cloche d'or sur la sur-

(1) A la Recherche du Temps perdu : I. - Pléiade. - p. 85

(2) Ibid. - p. 86

face azurée du silence (1)." Si lointain est en effet le voyage du lecteur dans les champs de l'imaginaire et les univers romanesques, si profonde est sa retraite en lui-même, si grande la dérive de tout son être dans un ailleurs où l'entraîne la force de son imagination et que retiendra sa mémoire, qu'il ressentira encore les effets de la lecture bien après son achèvement : voyage immobile, comparable à celui du dormeur, où la vie la plus intense est ressentie au sein du repos le plus total.

Encore sous cette influence, le lecteur, agité et troublé, ne peut - qu'il soit tiré brusquement de sa rêverie ou averti par le mot "fin" qu'il vient d'achever son livre -, supporter avec indifférence ce retour au réel.

### 23 - La puissance du texte

D'où vient que le lecteur éprouve tant de plaisir, tant de passion à lire - et notamment des fictions ? D'où vient qu'il soit entraîné, influencé et "halluciné" par la lecture au point d'en oublier la réalité du monde environnant et de l'instant présent, au point d'en être toujours imprégné une fois le livre refermé et d'en garder un souvenir durable ?

A l'origine de la fascination exercée par la lecture se trouve le texte lui-même : le texte auquel elle donne accès ; c'est en fonction de sa puissance de suggestion et d'évocation que le lecteur vivra sa propre aventure. De fait, la séduction des romans réside moins dans le texte en soi que dans les images qu'il suscite, et ce à deux niveaux : celui du signifié - ou de l'intrigue, et celui du signifiant - ou de l'expression, niveaux indissociables puisque toute lecture est globale et tout texte "un" mais analysables séparément. Au niveau du signifié, les éléments de la fiction romanesque - caractères des héros, aventures et situations ... - sont autant de propositions et d'appels aux désirs et à l'imagination du lecteur, cette fonction symbolique qui lui permet de se représenter les choses "hic et nunc". Ainsi "entre"-t-il dans le livre et amorce-t-il son voyage vers cet ailleurs que fait naître à nos yeux le texte, tout en s'identifiant aux personnages et en se projetant dans l'univers du roman. N'est-ce pas aussi son propre reflet qu'il contemple dans

(1) A la Recherche du Temps perdu : I. - Pléiade.- p.88

la lecture ? Là réside le redoutable pouvoir du romancier qui fait de nous ce qu'il veut, qui nous asservit ou nous libère selon son désir, et entre les mains duquel - plus malléables que ses personnages de papier - nous nous métamorphosons tels Protée, nous endossons successivement toutes les conditions et toutes les existences jusqu'à nous redécouvrir nous-mêmes. "Nous sommes tous devant le romancier comme les esclaves devant l'empereur : d'un mot il peut nous affranchir ... Par lui, nous sommes Napoléon, Savonarole, un paysan, bien plus - existence que nous aurions pu ne jamais connaître - nous sommes nous-mêmes (1)." Les vies romanesques que nous assumons au sein de ce jeu éphémère, de cette comédie de masques dont nous sommes plus ou moins conscients, ces vies ont pour mérite de nous faire oublier, en se substituant à elles, la médiocrité de notre existence personnelle (2) et la réalité de notre propre sort : "Notre infortune ou notre fortune cesse pour un instant de nous tyranniser, nous jouons avec elle et avec celle des autres. C'est pourquoi en fermant un beau roman, même triste, nous nous sentons si heureux (1)."

La magie et la fascination de la lecture ne proviennent pas seulement de ce qui est signifié dans le texte, elles naissent aussi du signifiant : la beauté du style, le charme de certaines expressions, sont autant d'éléments attractifs et évocateurs. Parfois chez de grands écrivains ce sont ces expressions, ces harmonies musicales que recherche, consciemment ou non, le lecteur. C'est le cas du Narrateur que l'oeuvre de Bergotte initie à la littérature : "Les premiers jours, .. ce que je devais tant aimer dans son style ne m'apparut pas. Je ne pouvais pas quitter le roman que je lisais de lui, mais me croyais seulement intéressé par le sujet ... Puis je remarquai les expressions rares, presque archaïques qu'il aimait employer à certains moments où un flot caché d'harmonie, un prélude intérieur, soulevait son style (3)." Et ce que Proust aimait tant lui-même dans les livres de Ruskin, ne fut-ce pas la beauté poétique de ses descriptions ? La puissance suggestive des mots et la magie du langage apparais-

(1) Essais et articles. - Pléiade. - pp. 413-414

(2) A la Recherche du Temps perdu : I. - Pléiade. - pp. 86-88

(3) Ibid., p. 94

sent tout particulièrement dans la mystérieuse fascination qu'exercent les Noms. Si les Noms ont une telle valeur imaginative pour le Narrateur, s'ils se révèlent si cristallisateurs de songes - plus évocateurs en cela que les mots -, c'est qu'ils présentent des choses une image apparemment unique et individuelle dont la richesse et la complexité tiennent aux interactions qui relient les rêveries et les sonorités, au rapport actif qui s'établit entre leur signifiant et leur signifié: tel est l'état poétique du langage, telle est la "contagion réciproque du nom par l'idée et de l'idée par le nom qui constitue la motivation imaginaire du signe linguistique (1)." C'est ainsi que le mystère qui émane de "François le Champi" se communique, aux yeux du jeune lecteur, au roman lui-même: "ce nom inconnu et si doux de Champi (qui) mettait sur l'enfant qui le portait sans que je susse pourquoi sa couleur vive, empourprée et charmante (2)." A travers les Noms apparaît donc clairement le pouvoir de séduction du langage. "Les mots nous présentent des choses une petite image claire et usuelle ... les noms présentent des personnes-et des villes qu'ils nous habituent à croire individuelles, uniques comme des personnes - une image confuse qui tire d'eux, de leur sonorité éclatante ou sombre, la couleur dont elle est peinte uniformément (3)."

Le voyage du lecteur sera d'autant plus lointain et d'autant plus riche que son imaginaire sera puissant et le texte évocateur, que leur rencontre - cette rencontre que seule permet la lecture - sera féconde ... On comprend dès lors qu'après des moments passionnants et passionnés de lecture, le retour à la réalité soit si difficile, soit que le Narrateur soit brutalement tiré de sa rêverie par une intervention extérieure, soit qu'il abandonne le roman achevé avec un sentiment de frustration et de tristesse, soit encore que, les effets de la lecture se prolongeant dans le temps, il ressente des élans et une exaltation que ne justifie plus la quotidienneté du monde réel (4).

(1) GENETTE (Gérard). - Figures : II. - Seuil. - pp.232-233; 237

(2) A la Recherche du temps perdu. - Pléiade. -pp. 41-42

(3) Ibid., pp. 387-388

(4) Ibid., pp. 154-156

Cette attraction qu'exerce la lecture, et à travers elle le langage, dévoile aussi son ambiguïté. Où est donc la liberté du lecteur ? Menons-nous la lecture ou n'est-ce pas plutôt elle qui nous mène, comme semblait le suggérer Victor Hugo en écrivant dans William Shakespeare que le livre est un "engrenage" d'où les lecteurs sortent parfois "tout à fait transformés" ?

### 3 - Lecture et écriture

#### 31 - Lire les autres

En fait la lecture est, ou au moins devrait être, réciprocity. Si l'on songe aux phénomènes complexes évoqués dans la Recherche (cf. chap. 2), elle est à la fois réception d'un message, écoute d'une autre pensée, contemplation d'un autre univers dans le silence et dialogue, ré-action, éveil d'un imaginaire. Bien mieux, le Narrateur ne se contente pas de réagir au texte lu, il tourne ses regards sur lui-même, il contemple sa lecture et, en elle, son propre reflet. En effet, cette fonction symbolique qu'est l'imagination, c'est à deux niveaux qu'il la vit : non seulement il la met constamment en oeuvre mais il a conscience de le faire, non seulement il goûte sa lecture mais il se la représente.

En outre, s'il est vrai que le lecteur est entraîné par ce qu'il lit, il demeure néanmoins le maître d'un élément qui lui est personnel : sa manière de lire. Le déchiffrement même du texte lui laisse la possibilité de choisir ses rythmes, d'improviser en quelque sorte sur le motif musical qui distingue chaque oeuvre des autres : "Dès que je lisais un auteur, je distinguais bien vite sous les paroles l'air de la chanson qui en chaque auteur est différent de ce qu'il est chez tous les autres et, tout en lisant, sans m'en rendre compte, je le chantonnais, je pressais les mots ou les ralentissais ou les interrompais tout à fait, comme on fait quand on chante où on attend souvent longtemps, selon la mesure de l'air, avant de dire la fin d'un mot (1)." Plus globalement, chacun a sa façon d'appréhender le texte et, à travers lui, cette autre pensée qui se communique à la sienne,

(1) Contre Sainte-Beuve. -Pléiade. -p. 303

cet autre univers qui lui est donné à voir. Ainsi le Narrateur évoque l'évolution de sa propre manière de lire, des lectures distraites de la première enfance - où l'accumulation inévitable des lacunes ne réussissait qu'à obscurcir l'intrigue : "dans ce temps-là, quand je lisais, je rêvassais souvent pendant des pages entières à toute autre chose (1)" -, aux lectures attentives, scrupuleuses, voire passionnées, qui l'entraînent au fil des heures et des jours, dans les recoins les plus secrets, dans la solitude et l'immobilité la plus complète (2), et l'incitent à repousser tout ce devient obstacle à ce plaisir intérieur et "divin" - la compagnie, les repas, "l'abeille ou le rayon de soleil gênants ..." (3). De même les livres d'enfance, tant prisés pour leur intrigue et leurs personnages, pour les aventures qu'ils dépeignent et où le lecteur se projette avec délectation, font peu à peu place à des livres plus "littéraires" et moins faciles où l'adolescent, puis l'adulte, rechercheront un certain esthétisme, la beauté du style autant que du contenu, la musicalité de quelques expressions choisies, la vérité enfin qu'ils semblent recéler. La lecture des oeuvres de Bergotte illustre bien cette dernière attitude : "reconnaissant alors ce même goût pour les expressions rares, cette même effusion musicale, cette même philosophie idéaliste/qui avait déjà été les autres fois, sans que je m'en rendisse compte, la cause de mon plaisir, je n'eus plus l'impression d'être en présence d'un morceau particulier ... (4)."

La manière de lire de Proust, celle qu'il revendique dans le Contre Sainte-Beuve, s'apparente à celle de Monsieur de Guermantes. Lecteur respectueux, sensible et disponible, Proust conçoit le livre comme un tout, comme une "parole" qu'il convient d'écouter avec bienveillance avant de la juger. L'essentiel est de libérer sa pensée de tout préjugé, de toute idée parasite, pour accueillir avec un esprit ouvert le message de la lecture : "Un ouvrage est encore pour moi un tout vivant, avec qui je fais

(1) A la Recherche du Temps perdu : I. - Pléiade. - p. 42

(2) Ibid., p. 154

(3) Les Hautes et fines enclaves ... - Le Temps singulier. pp.11-12

(4) A la Recherche ... :I. - Pléiade. - p. 94

connaissance dès la première ligne, que j'écoute avec déférence, à qui je donne raison tant que je suis avec lui, sans choisir et sans discuter (1)." En cela il s'oppose à ces critiques contemporains, à ces lecteurs "intelligents" qui croient bon de disséquer chaque livre, de le "dépecer" en le réduisant à un simple objet d'analyse : ce froid regard d'anatomiste, cet esprit critique stérile et perpétuellement en action qui leur fait arbitrairement distinguer et "hiérarchiser" les ouvrages d'un même auteur, les différentes parties d'un même ouvrage, qui leur fait porter des jugements péremptaires et hâtifs - jugements qui leur sont d'ailleurs tout personnels et sur lesquels ils ne s'accordent pas entre eux -, c'est ce qu'ils appellent lire. "Ainsi de Balzac, où Sainte-Beuve et Faguet distinguent et démêlent, trouvent que le commencement est admirable et que la fin ne vaut rien (2)." Rien n'est plus éloigné de la lecture telle que la conçoit Proust, plus chaleureuse, plus affective, plus disponible, et en un sens plus instinctive, ce qui n'exclut nullement - on le verra - l'intervention de la réflexion.

Contrairement à ces lecteurs "intelligents" dont fait partie la Marquise de Villeparisis et qui ne cessent de raisonner sur leurs lectures en attribuant superficiellement au romancier les défauts qu'ils croient apercevoir dans son oeuvre - ses "exagérations, la coloration sombre ou triste du récit -, Proust, d'autant plus "éclairé" qu'il est lui-même écrivain, accepte d'emblée les conventions romanesques ; il faut prendre le monde créé par l'auteur tel qu'il est ..." Pour un écrivain, quand il lit un livre, l'exactitude de l'observation sociale, le parti pris de pessimisme, ou d'optimisme, sont des conditions données qu'il ne discute pas, dont il ne s'aperçoit même pas (3)." Cette manière de lire "disséquante" des lecteurs intelligents, il s'y oppose d'autant plus que la sienne, en évoluant et en se dissolvant sur ce point de celle de Monsieur de Guermantes, l'a entraîné à considérer l'oeuvre d'un auteur comme un tout indivisible, comme une même création dont l'intelligence ne varie pas. " Le seul progrès que j'aie pu faire à ce point de vue depuis

(1) Contre Sainte-Beuve. - Pléiade. - p. 295

(2) Ibid., p. 296

(3) Ibid., pp. 284-285

mon enfance ..., c'est que ce monde interchangeable, ce bloc dont on ne peut rien distraire, cette réalité donnée, j'en ai un peu étendu les bornes, ce n'est plus pour moi un seul livre, c'est l'oeuvre d'un auteur (1)."

Si le lecteur Proust se veut aussi respectueux, aussi disponible, ce n'est pas seulement parce que la lecture - comme tout message - requiert cette ouverture d'esprit, cette "table rase" de tous les préjugés et cette profonde attention qui seule permettra de la pénétrer, c'est également parce que tout texte a son ambiguïté. La lecture est à double titre un déchiffrement, car elle est aussi une tentative pour percer le mystère des mots à travers leur ambivalence, à travers la résistance des phrases, - un effort pour trouver aux signes un sens qui s'avère bien souvent n'être qu'un contresens (2). Cette ambiguïté du texte, Proust en a paradoxalement la révélation lorsqu'il se trouve dans la situation particulière qui consiste à se lire.

### 32 - Se lire

L'acte qui consiste à lire son propre texte, acte dont la complexité surpasse celle de la lecture "ordinaire", est en effet plus révélateur encore ...

C'est dans le passage du *Contre Sainte-Beuve* consacré à l'article du *Figaro* - passage repris plusieurs fois dans son oeuvre - que Proust évoque les réactions de l'écrivain occupé à se lire, les réflexions que lui inspire cette auto-lecture et avant ces réflexions, les sentiments qu'elle suscite en lui. En se retrouvant seul face à sa propre pensée, celui-ci est en effet partagé entre deux types de sentiments contradictoires : d'une part, l'émerveillement, la fierté, la joie orgueilleuse d'être lu ; d'autre part, le doute et la crainte d'être ignoré ou incompris. Assurément, le fait de voir son propre nom et le texte que l'on a conçu "fixés" en caractères imprimés sur une page de journal, de voir sa pensée traduite et incarnée, entrent en ligne de compte dans la joie et la fierté du Narrateur :

(1) *Contre Sainte-Beuve*. - *Pléiade*. - p. 296

(2) *Ibid.*, p. 305

" c'était mon article qui avait enfin paru ! (1) Mais au-delà de la satisfaction de "se" voir imprimé surgit un plaisir d'un ordre supérieur : celui de savoir que par l'entremise de ce "pain spirituel" qu'est le journal, distribué dès le matin par toute la ville - "pain miraculeux, multipliable, qui est à la fois un et dix mille, et reste le même pour chacun tout en pénétrant à la fois, innombrable dans toutes les maisons" -, c'est sa propre pensée qui est multipliée, répandue par toute la ville, et qui entre littéralement chez le lecteur... Un lecteur inconnu que l'on imagine à distance de la même façon que l'on imaginait l'auteur de ses lectures (2) ; des lecteurs plus familiers à l'intention desquels il est agréable d'écrire " pour avoir encore par là accès auprès d'eux, pour leur parler entre les lignes, les faire penser à (son) gré, leur plaire, être reçu dans leur coeur (3)." Si grand est le plaisir d'exercer une influence, un pouvoir, mais de loin, en se représentant les personnes avec ce "voyeurisme" qui est aussi bien le fait de l'écrivain que celui du lecteur ; si grande est la joie de voir sa pensée diffusée à des milliers d'exemplaires : "Ce que je tenais en main, ce n'est pas un certain exemplaire du journal, c'est l'un quelconque des dix mille ; ce n'est pas seulement ce qui a été écrit par moi, c'est ce qui a été écrit par moi et lu par tous (1)." Cette grande diffusion de la pensée, particulière au journal, exalte à un tel point le Narrateur qu'il fera acheter d'autres exemplaires, uniquement pour constater de visu la réalité du "miracle"...

Mais à ces sentiments de joie et d'orgueil viennent se mêler des sentiments plus insidieux, plus angoissants, lorsque l'écrivain, pour mieux juger du phénomène, s'efforce de lire son texte non plus en auteur mais en lecteur : " Ce n'était pas seulement ce que j'avais écrit, c'était le symbole de son incarnation dans tant d'esprits. Aussi pour le lire, fallait-il que je cesse un moment d'en être l'auteur, que je fusse l'un quelcon-

(1) A la Recherche du Temps perdu : III. - Pléïade. - p. 568

(2) A la Recherche ... : I. - Pléïade. - p. 547

(3) A la Recherche ... : III. - Pléïade. - p. 571

que des lecteurs du journal (1)." Peut-il en effet juger des effets de la lecture de son article sans se mettre à la "place" de ses lecteurs ? Et cependant quelles difficultés cache cette tentative apparemment fort simple ! Tout d'abord surgit la crainte de n'être même pas lu : et l'auteur, provisoirement mué en lecteur "naïf", cherche à savoir si l'article attire ou non l'attention. Ce qui lui paraissait secondaire ou anodin en tant que lecteur prend désormais à ses yeux d'écrivain une importance quasi démesurée : n'oubliera-t-on pas son nom, ne sera-t-on pas de sortie lorsque les journaux seront distribués ? Mais une question plus grave le préoccupe, une question qui nous entraîne à nouveau vers l'ambiguïté du texte et, par là-même, de la lecture : le lecteur le comprendra-t-il ?

L'expérience qu'il tente lui démontre à la fois l'impossibilité pour un auteur de se lire en pur lecteur et l'impossibilité pour un lecteur de véritablement saisir la pensée de l'auteur. L'écrivain, lorsqu'il se lit en tant que tel, peut raisonner sur son oeuvre ; il peut même, comme le fait Proust, se lire à l'avance en expliquant l'avenir de son roman, en annonçant le destin de ses personnages, tel un homme doué de divination (2). Mais se lire en lecteur est très différent. En effet, grâce à l'ambiguïté fondamentale du langage - à cet écart qui demeure entre forme et sens -, chaque lecteur se fabrique à partir du texte ses propres images ; il n'accède pas directement à la pensée de l'écrivain, comme celui-ci l'avait tout d'abord cru naïvement ; il ne met pas le même sens derrière les signes mais, en lisant, interprète ce qu'il lit : d'où ce que Proust appelle les "contresens" (cf. supra). Aussi l'écrivain ne peut, à moins de se dépouiller complètement de sa subjectivité de créateur et d'abdiquer toutes ses pensées pour se faire un esprit neuf et "innocent", se mettre "dans la peau" du lecteur ordinaire. Lorsqu'il lit son article, c'est en auteur puisque c'est toujours sa propre pensée qu'il y voit : "...ce que je vois dans chaque mot me semble être sur le papier, je ne peux pas croire que chaque personne en ouvrant les yeux ne verra pas

(1) A la Recherche du Temps perdu : III. - Pléiade. - p. 568

(2) Essais et articles. - Pléiade. - p. 559

directement ces images que je vois, croyant que la pensée de l'auteur est directement perçue par le lecteur, tandis que c'est une autre pensée qui se fabrique dans son esprit, ... ; au moment même où je veux être un lecteur quelconque, mon esprit refait en auteur le travail de ceux qui liront mon article...(1)" Ce n'est qu'en se faisant une pensée nue, la plus réceptive possible, que l'écrivain parvient à approcher l'état d'esprit du lecteur "naïf". L'idéal pour lui serait de se lire en auteur et de se juger en lecteur, accordant ainsi au texte la signification qu'il a voulu y mettre, mais appréciant avec facilité la richesse des phrases engendrées dans l'état fécond de l'écriture sans cet esprit critique qui tourmente tant l'écrivain toujours insatisfait, et conscient de son impuissance à exprimer la limpidité de sa vision : "...pour que l'être impossible que j'essaie d'être réunisse tous les contraires qui peuvent m'être le plus favorables, si je lis en auteur, je me juge en lecteur, sans aucune des exigences que peut avoir pour un écrit celui qui y confronte l'idéal qu'il a voulu y exprimer (2)."

En s'efforçant ainsi de se réfugier dans l'"âme du lecteur quelconque" pour juger de son article comme s'il était d'un autre, le Narrateur sent sa défiance et ses craintes se muer en un sentiment reconfortant d'exaltation et d'espoir à l'idée que sa pensée, ou à défaut l'auréole qui ceint son nom mille et mille fois répété, vont atteindre tant de lecteurs prompts à l'émerveillement : "Je voyais ... ma pensée ... briller sur eux, colorer leur pensée en une aurore qui me remplissait de plus de force et de joie triomphante que l'aurore innombrable ...(1)"

Le lecteur est plus qu'important pour l'auteur : en l'occurrence lorsqu'il s'agit d'un article, il lui est indispensable. La beauté d'un article ne se réalise en effet que dans la réunion de leurs deux pensées : "C'est une Vénus collective, dont on n'a qu'un membre mutilé si l'on s'en tient à la pensée de l'auteur, car elle ne se réalise complète que dans l'esprit de ses lecteurs. En eux elle s'achève (1)."

(1) A la Recherche du Temps perdu : III. - Pléiade. - pp. 569-570

(2) Ibid., p. 570

Ainsi apparaissent à la fois, par le biais de cette auto-lecture, la complémentarité de l'auteur et du lecteur, les liens étroits qui les unissent, et leur impossibilité de véritablement communiquer, d'échanger leurs états. Quant à la situation de celui qui se lit, elle est ambiguë et délicate : moins fécond que l'écrivain mais plus critique que le pur lecteur, il n'a même pas la satisfaction de se savoir sûrement compris : "Comme si les idées étaient sur le papier, que les yeux n'eussent qu'à s'ouvrir pour les lire ... Tout ce que les miens peuvent faire c'est d'en éveiller de semblables dans les esprits qui en possèdent naturellement de pareilles (1)." Son rôle se borne donc à celui d'un Révélateur.

Mise en jeu de phénomènes multiples et complexes, la lecture laisse cependant une image plus intense et plus séduisante à travers l'oeuvre de Proust, celle du plaisir de lire, du charme mystérieux et poétique qui auréole cette activité familière : "...jouissance à la fois ardente et rassise ... pendant laquelle les mille sensations de poésie et de bien-être confus ... viennent composer autour de la rêverie du lecteur un plaisir doux et doré comme le miel (2)."

## II - PROUST CRITIQUE : LA REFLEXION D'UN ECRIVAIN SUR LA LECTURE

Proust s'est ainsi penché à plusieurs reprises sur le phénomène de la lecture, évoquant - directement ou par l'intermédiaire du Narrateur - ses propres expériences, sa manière de lire, les mécanismes intérieurs et les réactions suscitées. Mais il ne s'est pas contenté de porter sur elle ce regard aigu d'observateur ; il l'a également jugé avec d'autant plus de pénétration et de distanciation qu'il assumait la triple fonction de lecteur, de critique et de romancier. C'est tout au long des écrits de Proust, de ses essais et articles divers jusqu'à la Recherche, fruit de leur lente démarche, qu'apparaissent les éléments de sa réflexion sur la lecture ;

(1) Contre Sainte-Beuve. - Idées. - p. 110

(2) Les Hautes et fines enclaves du passé. - Le Temps singulier.  
- p. 87

néanmoins ses idées essentielles résident dans le texte qu'il écrivit en préface à sa traduction de "Sésame et les Lys", oeuvre de l'esthéticien anglais Ruskin. Cette préface qui fut publiée dans la "Renaissance latine" le 15 juin 1905 avec le titre de "Sur la lecture" et qui devint en 1919 "Journées de lecture" dans les Pastiches et Mélanges, consiste bien plutôt en un "Contre la lecture". Rédigée en réponse aux propres théories de Ruskin, et plus particulièrement à sa première conférence - Sésame ou les Trésors des rois (donnée en 1864 pour la création d'une bibliothèque à l'Institut de Rusholme), elle permit à Proust d'exprimer sa propre pensée sur l'intérêt et la valeur de la lecture.

## 1 - La Préface à Sésame ou la Lecture démystifiée

### 11 - L'illusion de la Vérité

Cette critique de la lecture venue en opposition aux thèses de Ruskin peut surprendre de la part d'un écrivain ayant lui-même ressenti et évoqué les plaisirs de l'acte de lire, d'un fervent admirateur de l'esthéticien anglais. Le contexte immédiat de la Préface l'explique en partie : Proust ne semblait guère apprécier Sésame et les Lys, comme en témoigne une de ses lettres de 1906<sup>(1)</sup>, et certaines réflexions moralisatrices de Ruskin concernant les livres ne pouvaient s'accorder avec ses propres conceptions. Cependant, la réfutation de la doctrine ruskinienne n'est ici qu'un prétexte, un point d'appui à ce qui devient rapidement une méditation critique et personnelle sur la lecture : "Je n'ai essayé, dans cette Préface, que de réfléchir à mon tour sur le sujet qu'avait traité Ruskin dans les Trésors des Rois : l'utilité de la lecture. Par là, ces quelques pages où il n'est guère question de Ruskin constituent, cependant, si l'on veut, une sorte de critique indirecte de sa doctrine (2)." Si la pensée proustienne ne semble guère éloignée, parfois, de certaines théories de l'écrivain anglais, leurs deux conceptions de la lecture se révèlent fondamentalement différentes. En réfutant le "rôle prépondérant que lui assigne

(1) cf. Pastiches et Mélanges. - Pléiade. p. 790 (notes)

(2) Cité par Georges Painter, Proust, II, pp. 46-46

Ruskin", (1), Proust dévoile ce que sont, à ses yeux, les limites et les dangers de la lecture. Ruskin assimile en effet la lecture des bons livres à ce que Descartes appelait "une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs", - société plus intéressante et plus sage que celle que nous avons l'habitude de côtoyer. Or, pour Proust, la lecture est à la fois plus et moins. Moins d'abord, parce que nous lui accordons beaucoup plus de qualités et de pouvoirs qu'elle n'en a.

Ici surgit la première limite de la lecture, limite fort significative des conceptions proustiennes : elle n'est pas révélatrice d'un Savoir et d'une Vérité universelle. Les livres ne sont pas détenteurs d'une Connaissance qui leur viendrait de l'auteur et qu'ils transmettraient au lecteur : ils ne font qu'en donner l'illusion. Et Ruskin, en évoquant la sagesse qu'ils peuvent nous communiquer, en recommandant une lecture littérale et scrupuleuse qui impliquerait la maîtrise des sentiments et des passions, l'annihilation de notre propre personnalité au profit de celle de l'auteur où nous nous efforcerions d'entrer (2), ne fait qu'ajouter à cette illusion déjà trop fréquente. Combien de lecteurs, en effet, se laissent prendre à ce prestige, à cet éclat trompeur du livre ! Combien croient naïvement avoir accès par la lecture au vrai savoir, et pour cela entourent d'une vénération quasi mystique les livres, ces puits de sagesse, ces "trésors" où serait recueillie, contenue, préservée - prête à être lue et assimilée -, la Vérité. Le Narrateur de la Recherche et celui qui n'est encore que l'écrivain du Contre Sainte-Beuve ou de la Préface à Sésame illustrent parfaitement cette attitude naïve et fervente ; que ce soit vis-à-vis de l'oeuvre fictive de Bergotte, ou de l'oeuvre réelle de Ruskin et des lectures d'enfance comme le Capitaine Fracasse, le lecteur, d'autant plus aveuglé qu'il est jeune et exalté, considère l'auteur comme détenteur du seul vrai savoir, un savoir qu'il croit entrevoir à travers la beauté d'une phrase et qui suscite en lui le désir de connaître sur d'autres points sa pensée.

(1) Pastiches et Mélanges. - Pléiade. - p. 172 etc ...

(2) Ibid., p. 791 (notes)

Ainsi de Théophile Gautier : "J'aurais voulu qu'il me dît, lui, le seul sage détenteur de la vérité, ce que je devais penser au juste de Shakespeare, de Saintine, de Sophocle, d'Euripide ... (1)" ; et de Bergotte, -initiateur et médiateur : "Aussi, sentant combien il y avait de parties de l'univers que ma perception infirme ne distinguerait pas s'il ne les rapprochait de moi, j'aurais voulu posséder une opinion de lui, une métaphore de lui, sur toutes choses ... (opinion qui) descendait d'un monde inconnu vers lequel je cherchais à m'élever (2)."

Telle est l'illusion profonde que caractérise si bien l'expression célèbre de Sartre : "je donnai l'assaut à la sagesse humaine ..."

Pourquoi les livres mystifient-ils si facilement le lecteur ? La cause essentielle en est sans doute dans ce pouvoir, cette fascination exercée par le texte que nous avons évoquée plus haut. Les romans, les beaux romans surtout, tiennent le lecteur sous le charme de l'histoire et des mots : ils l'envoûtent en un sortilège qui lui fait prendre la fiction pour la réalité et l'entraînent dans des lointains insoupçonnés. Mais lorsque l'illusion cesse, que le charme est rompu et le livre achevé, c'est la déception et la tristesse qui envahissent le lecteur. De même que la confrontation des descriptions de Ruskin, des lieux imaginés à partir des Noms ou du Bergotte rêvé avec la réalité est fondamentalement décevante, de même la fin d'un roman donne au Narrateur la pénible et révoltante impression de voir s'écrouler autour de lui tout un univers lentement élaboré, et lui révèle au moins momentanément le mensonge des mots. La vanité de sa quête, <sup>(3)</sup> l'illusion dont il a été prisonnier et victime : "Alors, quoi ? ce livre, ce n'était que cela ? ... On aurait tant voulu que le livre continuât ... (ce) livre sans rapport avec la vie et sur la valeur duquel nous nous étions bien mépris puisque son lot ici-bas ... n'était nullement, comme nous l'avions cru, de contenir l'univers et la destinée,

(1) Pastiches et Mélanges. - Pléiade. - p. 176

(2) A la Recherche du Temps perdu : I. - Pléiade. - p. 95

(3) Pastiches et Mélanges. - Pléiade. - p. 176

mais d'occuper une place fort étroite dans la bibliothèque du notaire (1)." A double titre le lecteur n'a vécu qu'un rêve.

Aussi est-ce bien une démystification de la lecture que tente Proust dans la Préface à Sésame. Le livre doit être désacralisé car il n'y a pas une autorité infaillible de l'écrit, il n'y a pas de vérité profonde qui attende le lecteur entre les pages : la lecture est une introduction à la vie spirituelle, elle n'est pas la vie spirituelle (2).

## 12 - Le livre - tyran

Plus qu'en l'illusion même, le danger réside dans les conséquences de cette illusion, notamment dans l'idolâtrie et l'érudition qui font de la lecture une lecture aliénante et du livre un livre-tyran.

Rien n'est plus funeste en effet que cette lecture des "lettrés" où le livre n'est plus qu'une idole vénérée dont on attend tout. Moins dangereuse est la recherche de la vérité qui entraîne parfois à de longs périples pour compulsier un ouvrage ou un manuscrit, en tout cas un écrit ayant valeur historique ou documentaire : " Car bien souvent pour l'historien, même pour l'érudit, cette vérité qu'ils vont chercher au loin dans un livre est moins, à proprement parler, la vérité elle-même que son indice ou sa preuve, laissant par conséquent place à une autre vérité ... et qui, elle, est du moins une création individuelle de leur esprit (3)." Tout au contraire, le lettré ne va pas au-delà d'une saisie réceptive du texte lu ; la lecture, entourée d'un respect fétichiste, n'est plus que l'enregistrement de la pensée d'autrui : " Lui, lit pour lire, pour retenir ce qu'il a lu. Pour lui, le livre n'est pas l'ange qui s'envole ..., mais une idole immobile, qu'il adore pour elle-même (3)."

Pareille critique s'adresse à l'érudition qui en découle : elle étouffe le génie et la sensibilité, fait obstacle à l'épanouissement de la personnalité et à l'originalité de la réflexion individuelle. Le goût excessif des livres - cette "maladie

(1) Les Hautes et fines enclaves ... - Le Temps singulier. - pp. 35-36

(2) Ibid., p. 49

(3) Ibid., pp. 57-58

littéraire" - présente, il est vrai, moins de dangers lorsque l'intelligence du lecteur est plus grande. Aussi les grands écrivains, qui aiment à fréquenter les livres et à qui ceux-ci sont particulièrement destinés (1), ne souffrent pas de cette érudition mais l'exploitent et la dominent : tel Maeterlinck, si différent d'un lettré, tel Hugo - " (elle) avait chez lui nourri le génie au lieu de l'étouffer" -, tels surtout les penseurs qui, à l'instar de Schopenhauer, ne s'inspirent pas de leurs lectures mais y recueillent au contraire comme l'illustration anticipée de leur propre pensée (2).

Car c'est, beaucoup plus que l'intelligence, la sensibilité, la fibre créatrice présente en chaque individu qui est menacée par ce type de lecture. Se laisser "endormir" par la matérialité rassurante du livre qui fait prendre le contenant pour le contenu, se laisser prendre à cette usurpation qu'est l'activité illusoire de la lecture, se laisser aller enfin à la passivité en accueillant sans effort ni initiative personnelle une vérité étrangère à soi-même, voilà les grands dangers qui guettent le lecteur idolâtre. Le Narrateur n'évoque-t-il pas sa propre idolâtrie face à l'oeuvre de Bergotte, lorsque l'écrivain élevé au rang de dieu ou de père spirituel tout-puissant finit par étouffer la personnalité et la créativité de son lecteur : " persuadé que mes pensées eussent paru pure ineptie à cet esprit parfait, j'avais tellement fait table rase de toutes, que quand par hasard il m'arriva d'en rencontrer dans tel de ses livres, une que j'avais déjà eue moi-même, mon coeur se gonflait comme si un dieu dans sa bonté me l'avait rendue, l'avait déclarée légitime et belle ... et de confiance et de joie je pleurai sur les pages de l'écrivain comme dans les bras d'un père retrouvé (3)".

Asservi par le livre-tyran, le lecteur est entraîné à la perte, à la dépossession de lui-même : " .. quand, au lieu de nous éveiller à la vie personnelle de l'esprit, la lecture tend à se substituer à elle, quand la vérité ne nous apparaît plus comme un idéal que nous ne pouvons réaliser que par le progrès

(1) Pastiches et Mélanges. - Pléiade. - p. 184

(2) Les Hautes et fines enclaves ... - Le Temps singulier. - pp.58-61

(3) A la Recherche du Temps perdu. - Pléiade. - pp. 95-96

intime de notre pensée et par l'effort de notre coeur, mais comme une chose matérielle, déposée entre les feuillets des livres comme un miel tout préparé par les autres ... (1)"

## 2 - La valeur de la lecture

### 21 - Ses vertus mineures

Si Proust insiste sur les limites et les dangers de la lecture, s'il tente de la démystifier et de la réduire à ses justes proportions en montrant qu'elle ne doit pas se substituer à notre vie spirituelle, ce n'est cependant pas un réquisitoire, une critique radicale qu'il élabore contre elle. Tout au contraire, il l'affirme, la lecture est à la fois plus et moins. Selon lui, Ruskin n'est pas allé au coeur même de l'idée de lecture : une idée à double tranchant. Car pour celui qui ne le considère que superficiellement, comme une école de sagesse et de vérité, le livre est funeste, mais pour celui qui sait le pénétrer et l'assimiler en profondeur, il révèle son vrai prix.

Avant d'en venir à l'authentique valeur de la lecture, il est juste de rappeler ses vertus mineures, vertus que Proust lui-même évoque dans ses écrits. Si l'on excepte les ouvrages d'information, historiques ou "documentaires", dont l'intérêt immédiat est évident et qui aident surtout à établir la vérité (cf. supra), si l'on porte son attention sur la littérature, et tout particulièrement les romans qui tiennent la plus grande place chez Proust, on retrouve des qualités habituellement reconnues à la lecture, mais diversement appréciées selon les lecteurs concernés. Première qualité : elle offre la distraction, l'évasion dans le monde du rêve et de l'imaginaire, - ce voyage au premier degré du lecteur. C'est en vertu de ce besoin d'évasion commun à tous les hommes mais aussi de la nécessité d'une liberté de la lecture que Proust condamne les littératures destinées à des publics particuliers : " Il est <sup>aussi</sup> vain d'écrire spécialement pour le peuple que pour les enfants (2)." En effet, nous le verrons, la fécondité de la lecture vient de ce qu'elle

(1) Les Hautes et fines enclaves du passé. - Le Temps singulier.

(2) Contre Sainte-Beuve. - Pléiade. - p. 310

nous dévoile "autre chose". Bien des lecteurs se contentent de cette fonction distrayante du livre ; certains y voient néanmoins d'autres intérêts : valeur historique de l'oeuvre romanesque, conjonction de l'imagination et de l'observation d'un milieu social, ou de personnages etc ... C'est le cas de Monsieur de Guermantes, tel que Proust le décrit dans le Contre Sainte-Beuve : " si (il) trouvait "charmantes" c'est-à-dire en réalité distrayantes et sans vérité, "le changeant de la vie", les histoires ..., il appréciait souvent par contraste chez Balzac l'exactitude de l'observation (1)." L'avis opposé de la marquise de Villeparisis, autre silhouette de lectrice balzacienne, révèle un attachement beaucoup plus grand, et quasi fondamental, à cette seule fonction informative de la lecture. Seule importe pour elle la parfaite adéquation du récit à la réalité, tout au moins la réalité connue d'elle ; or, cette adéquation, elle ne la reconnaît pas chez Balzac qui ne fréquentait pas "la" société dépeinte dans ses romans . " Elle niait l'exactitude de ses peintures : " Ce monsieur nous dit, je vais vous faire parler un avoué. Jamais un avoué n'a parlé comme cela (1)." Ce qu'elle recherche dans la lecture, ce sont des éléments nouveaux, inconnus d'elle, un enseignement au sens le plus banal du terme : ".. en quoi cela peut-il m'intéresser de voir reproduites des choses que je connais aussi bien que lui ? ... j'avoue (que) quand je lis un livre, j'ai la faiblesse d'aimer qu'il m'apprenne quelque chose (2)."

Ce raisonnement pointilleux et à courte vue, ce réalisme excessif et superficiel qui fait tenir la beauté dans la véracité, l'art dans l'exactitude et la nouveauté, qui juge l'oeuvre en fonction de l'auteur et de la valeur morale et instructive du roman, apparentent les conceptions de la marquise à celles de Sainte-Beuve, qu'elles reproduisent pour l'essentiel.

De fait, Proust ne néglige pas ces fonctions distrayantes et instructives de la lecture. N'évoque-t-il pas dans le Contre Sainte-Beuve la valeur historique de romans comme ceux de Balzac .. là où l'intérêt romanesque est épuisé, il reste le document

(1) Contre Sainte-Beuve. - Pléiade. - p.283

(2) Ibid., p. 284

historique..(1) ? N'a-t-il pas lui-même goûté les joies de l'évasion qu'elle procure ? Certes, il admet la valeur propre et l'utilité de telles fonctions mais les juge secondaires par rapport à d'autres, beaucoup plus importantes.

Bien des lecteurs comme la marquise de Villeparisis s'arrêtent à cette "surface" de la lecture sans jamais tenter d'en explorer les profondeurs. A elles seules ces vertus mineures ne peuvent enrichir le lecteur : la véritable fonction de la lecture est ailleurs.

## 22 - La lecture initiatrice

La lecture est avant tout communication :  
communication entre deux pensées, entre deux univers ...  
En ce sens, l'expression cartésienne appliquée à Ruskin - une conversation avec les sages du passé - semble vérifiée.  
Mais là s'arrête le rapprochement : pour Proust en effet, il n'est pas question de sagesse en ce domaine, et le mot même de "conversation" apparente trop la lecture aux discussions mondaines ou amicales qui distraient la pensée et conviennent si mal à l'acte de lire. C'est dans le silence au contraire, dans "ce miracle fécond d'une communication au sein de la solitude"(2) que se fait la lecture, car seuls le silence et l'isolement donnent au lecteur une véritable disponibilité d'esprit, le laissent en possession de toutes ses facultés intellectuelles et affectives - les sens en éveil et la pensée active -, lui permettent une profondeur et une richesse de réflexion qui ne sont pas siennes en temps ordinaire : "... ce qui diffère essentiellement entre un livre et un ami, ce n'est pas leur plus ou moins grande sagesse, mais la manière dont on communique avec eux, la lecture, au rebours de la conversation, consistant pour chacun de nous à recevoir communication d'une autre pensée, mais tout en restant seul, c'est-à-dire en continuant à jouir de la puissance intellectuelle qu'on a dans la solitude et que la conversation dissipe immédiatement, en continuant à pouvoir être inspiré, à rester en plein travail fécond de l'esprit

(1) Contre Sainte-Beuve. - Idées. - p. 242

(2) Les Hautes et fines enclaves ... - Le Temps singulier. - p. 42

sur lui-même (1)." Telle est l'originalité et la puissante fécondité de la lecture qui nous donne la possibilité d'entrer en contact avec la pensée d'un autre tout en restant seul avec nous-mêmes, à la fois tournés vers un extérieur - le livre, le texte - et vers un intérieur - le voyage imaginaire de notre propre moi -. Certes, le contact n'est pas toujours aisé pour le lecteur car c'est une autre vision du monde, une vision "étrangère qu'il doit, nous l'avons vu, appréhender à travers toute l'ambiguïté du langage : cette ambiguïté l'empêche d'accéder directement et entièrement à la pensée de l'auteur, excepté toutefois en ces livres de génie où le langage nous est rendu "transparent" par la limpidité du style (2). Mais la lutte que doit mener le lecteur pour vaincre la résistance et l'opacité des phrases, pour "comprendre" en profondeur l'écrivain, n'en est que plus enrichissante pour lui. Ce n'est pas seulement son intelligence qu'il lui faut mettre en oeuvre, c'est aussi et surtout sa plus extrême sensibilité.

Ainsi, dans la fécondité de la solitude, s'établit plus qu'une "écoute" : une rencontre, un véritable dialogue entre deux pensées ; amitié sincère et pure qui ne s'embarasse pas des intérêts, des mensonges et des habitudes où finissent par s'en-gluier les relations humaines : " Toutes ces agitations ... expi- rent au seuil de cette amitié pure et calme qu'est la lecture .. L'atmosphère de cette pure amitié est le silence, plus pur que la parole ... Entre la pensée de l'auteur et la nôtre il n'inter- pose pas ces éléments irréductibles, réfractaires à la pensée, de nos égoïsmes différents .. (2)". C'est une libre franchise qui caractérise ces rapports : nous ne donnons la compagnie des livres que lorsque nous en avons vraiment le désir et nous aimons les auteurs qu'ils nous dessinent en filigrane tels qu'ils sont, avec lucidité (2). A ce contact, l'esprit se forme, d'au- tant moins menacé en son intégrité que son intelligence est plus grande (3). Mais le lecteur ne doit pas se contenter d'extraire de ses lectures leur substance fortifiante et de l'assimiler ;

(1) Les Hautes et fines enclaves... - Le Temps singulier. - p. 41

(2) Ibid., pp. 64-70

(3) Ibid., p. 71

ce qu'elles auront semé en lui devra germer et s'épanouir ...

La lecture est en effet en son essence même une initiation. Etre "au seuil de la vie spirituelle" : telles sont ses limites, mais aussi sa grandeur. Les beaux livres, puisqu'il s'agit tout particulièrement d'eux, ne peuvent répondre à nos questions, ils ne peuvent qu'éveiller en nous des sentiments, des désirs, et nous inciter à poursuivre nous-mêmes la démarche spirituelle. " Et c'est là, en effet, un des grands et merveilleux caractères des beaux livres ... que pour l'auteur ils pourraient s'appeler "Conclusions" et pour le lecteur "Incitations". Nous sentons très bien que notre sagesse commence où celle de l'auteur finit, et nous voudrions qu'il nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs ... (1)"

Aurions-nous d'ailleurs des réponses à nos questions que celles-ci ne nous apprendraient rien : l'apparence des oeuvres d'art qui nous séduit et nous déçoit à la fois, au-delà de laquelle nous voudrions accéder, n'est autre que l'essence même de l'art, de la vision de l'artiste. Le rôle de l'écrivain se borne à attirer notre attention, à nous apprendre à voir, et à nous donner envie d'en savoir plus en soulevant "partiellement pour nous le voile". C'est aussi pourquoi la lecture initiatrice et incitatrice devient, par ses effets stimulants, une efficace thérapeutique pour les esprits paresseux : " Ce qu'il (leur) faut .., c'est une intervention qui, tout en venant d'un autre, se produise au fond de nous-mêmes, c'est bien l'impulsion d'un autre esprit, mais reçue au sein de la solitude (2)."

Mais sans aller jusqu'à cet aspect "curatif" qu'est si bien défini l'acte de lire, la fonction stimulante de la lecture, par l'encouragement ou l'exaltation qu'elle suscite, est bénéfique à tous, y compris aux écrivains : "on cite plus d'un écrivain qui aimait à lire une belle page avant de se mettre au travail (2)." Ici demeure cependant une certaine ambiguïté puisque dans une affirmation contradictoire, Proust évoque la paralysie engendrée par les oeuvres de génie qui, plus dangereuses pour le créateur que les livres "faciles", tendent à le décourager

(1) Les Hautes et fines enclaves... - Le Temps singulier. -pp.45-46

(2) Ibid., pp. 49-53

(3) Ibid., p. 53

en lui laissant croire que la vérité qu'il cherche a déjà été découverte (1).

L'exaltation féconde provoquée par la lecture apparaît clairement dans les propres réactions de Proust face aux pages de Ruskin ou dans les premiers élans créatifs du Narrateur abandonnant sa longue immobilité (2). L'acte de lire est bien essentiellement pour lui une initiation - et non une école de vérité -, une incitation à méditer et à descendre au plus profond de nous-mêmes, le Sésame de notre moi : " Tant que la lecture est pour nous l'incitatrice dont les clefs magiques nous ouvrent au fond de nous-mêmes la porte des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer, son rôle dans notre vie est salulaire (3)."

### 23 - Vers un lecteur créateur

Ce contre quoi Proust nous met en garde, c'est avant tout la lecture passive. Car c'est dans la passivité du lecteur qui attend tout du livre, qui croit suffisant d'être réceptif et attentif, qui enfin s' imagine découvrir entre les pages une sagesse et une vérité toutes faites, que réside le véritable danger.

La sagesse est une expérience et la vérité un idéal qu'il nous faut chercher en nous-mêmes et par nous-mêmes ; ce ne sont pas des fleurs précieuses que nous pourrions cueillir dans les livres et nous approprier ensuite : " On ne reçoit pas la sagesse, il faut la découvrir soi-même après un trajet que personne ne peut faire pour nous, ne peut nous épargner, car elle est un point de vue sur les choses (4)." Aussi doit-on à tout prix éviter cette facilité, cette paresse d'esprit qui nous fait concevoir le livre comme parole d'oracle, l'auteur comme dieu et la lecture comme accès à la Vérité suprême, car ceci s'oppose à notre enrichissement spirituel : " ... quand la vérité ne nous apparaît plus comme un idéal que nous ne pouvons réaliser que par le progrès intime de notre pensée et par l'effort de notre

(1) PAINTER (Georges). - Proust : II. - Mercure. - p. 46 etc ..

(2) A la Recherche du Temps perdu. - Pléiade. - pp. 154-155

(3) Les Hautes et fines enclaves... - Le Temps singulier.-p. 53

(4) A la Recherche... - Pléiade. - p. 864

coeur , mais comme une chose matérielle, déposée entre les feuillets des livres comme un miel tout préparé par les autres et que nous n'avons qu'à prendre la peine d'atteindre sur les rayons des bibliothèques et de déguster ensuite passivement dans un parfait repos de corps et d'esprit (1)."

En ce sens la réflexion de Proust est fort proche de celle de Montaigne pour qui le lecteur doit "butiner" le pollen fort varié des différents livres et en faire son propre miel. Mais Proust va plus loin que Montaigne, sa conception se révèle plus vaste et plus complexe....

Eveil, initiation, Sésame des profondeurs de la pensée, la lecture ne fait que nous confirmer dans la route que nous suivons instinctivement : " Les écrivains que nous admirons ne peuvent pas nous servir de guides, puisque nous possédons en nous, comme l'aiguille aimantée ou le pigeon voyageur, le sens de notre orientation. Mais tandis que ..., nous volons de l'avant et suivons notre voie, par moments, quand nous jetons les yeux ... sur (une) oeuvre nouvelle .., les réminiscences anticipées que nous y trouvons de la même idée, de la même sensation .., nous font plaisir comme d'aimables poteaux indicateurs qui nous montrent que nous ne nous sommes pas trompés (2)." Ainsi en est-il des grandes oeuvres de Shakespeare, Tolstoï, Dostoïevsky, qu'évoque le critique Proust dans ses écrits et articles. Moins inutiles qu'on ne pourrait le croire, ce rôle adjuvant des livres, ces signes qu'ils nous offrent au détour de notre chemin, nous permettent en effet d'affermir notre pensée en la confrontant aux autres pensées : " Ils nous montrent (que) ce qui a paru précieux et vrai à ce moi tout de même un peu subjectif qu'est notre moi oeuvrant, l'est aussi, d'une valeur plus universelle, pour les moi analogues ... (2)."

Si donc Proust critique la lecture, ce n'est que pour mieux en dégager l'essence véritable et mettre en lumière ce qu'elle doit être avant tout : une lecture active, créative, où s'établissent une communication et un échange réels, une dynamique entre les deux pensées en présence dans le silence. N'est-ce

(1) Les Hautes et fines enclaves... - Le Temps singulier.- p.54

(2) Contre Sainte-Beuve. - Pléiade. - p. 311

pas ce qui se produit lorsque le Narrateur sent s'éveiller en lui , encore balbutiants, les premiers élans de la création :  
 "... des idées confuses qui m'exaltaient et qui n'ont pas atteint le repos dans la lumière, pour avoir préféré, à un lent et difficile éclaircissement, le plaisir d'une dérivation plus aisée vers une issue immédiate (1)." Là commence, plus encore qu'un voyage imaginaire, un long voyage à l'intérieur de notre moi ; là, dans cette "servitude volontaire" où, comme en état de grâce, nous voyons toutes nos facultés et même notre sens critique s'aiguiser (contrairement à ce que pensent certains qui - excès inverse - refusent toute influence extérieure), où l'oeuvre nous incite à explorer les profondeurs cachées de notre pensée, commence pour nous la vraie liberté et la création personnelle : " Il n'y a pas de meilleure manière d'arriver à prendre conscience de ce qu'on sent soi-même que d'essayer en soi ce qu'a senti un maître. Dans cet effort profond c'est notre pensée elle-même que nous mettons, avec la sienne, au jour (2)."

Telle est la lecture qui, dans le silence, permet le travail fécond de l'esprit sur lui-même ; tel est aussi l'effort véritable , et avec lui le désir , qu'elle requiert du lecteur actif, du lecteur en quête de beauté et de vérité - mais de sa propre vérité - pour qui "jouir (de) livres comme (de) fleurs" ne suffit plus (3).

### 3 - Lecture et oeuvre d'art : à la recherche du génie

#### 31 - La littérature et les littératures

Certes, il convient de distinguer ici différentes sortes de littératures. La conception qu'a Proust de la lecture est en effet indissociable de sa réflexion artistique et esthétique, de sa conception du génie même. Plus que les autres, les grands écrivains sont féconds et plus que toute autre est féconde l'oeuvre d'art : mais qu'est donc pour lui, profondément, l'oeuvre d'art ?

Ce sont tout d'abord les oeuvres de fiction, rappelons-le,

(1) A la Recherche du Temps perdu. - Pléiade. - pp. 154-155

(2) Pastiches et Mélanges. - Pléiade. - p. 140

(3) Ibid., p. 793 (note) ; Essais et Articles. - p. 342

qui sont au coeur du problème : n'est-ce pas essentiellement là qu'un auteur exprime sa vision du monde et se livre lui-même ? Mais la lecture diffère aussi selon le type de littérature considéré et selon le talent dont témoigne l'oeuvre lue : son "intelligence" dépend de celle de l'écriture. Proust lui-même donne diverses appréciations à ce sujet - notamment dans le *Contre Sainte-Beuve*, allant du jugement le plus sévère à la plus profonde admiration, mais toujours avec ce regard lucide et pénétrant du critique et de l'écrivain qu'il est doublement. C'est avant tout la littérature dite "réaliste" qu'il dénonce dans le *Contre Sainte-Beuve* et nombre d'autres passages, cette littérature si bien illustrée à ses yeux par Balzac et, dans une moindre mesure, par les frères Goncourt, qui se veut objective et n'est qu'"objectiviste" (1). Décevante par nature, elle ne fait qu'interpréter les signes en les rapportant à des objets désignables - d'où la prépondérance de l'observation -, elle "confond le sens avec des significations intelligibles, explicites et formulées... (1)." Pour Proust, la traduction fidèle et appliquée du réel ne peut être considéré comme de l'art ; l'excès même de réalisme enlève toute vie à l'ouvrage : " Si l'impression de la vitalité du charlatan, de l'artiste est accrue, c'est aux dépens de l'impression de vie de l'oeuvre d'art (2)." Balzac, même si l'écrivain avoue le lire avec sympathie, est particulièrement concerné par cette critique d'un réalisme trop "terre à terre" ; là plus que jamais le lecteur se laisse prendre par l'illusion et l'envoûtement romanesques : n'éprouve-t-il pas une satisfaction quasi mondaine à assister aux soirées décrites par l'auteur (3) ? Voilà qui nous entraîne à nouveau vers les dangers de la lecture par le biais d'une littérature dépourvue de l'authentique vérité, celle de l'art : " Aussi continuerons-nous à ressentir et presque à satisfaire, en lisant Balzac, les passions dont la haute littérature doit nous guérir ... (3)." Chose significative, le style - cette marque de la transformation qu'exerce la pensée créatrice sur le réel -

(1) DELEUZE (Gilles). - Proust et les signes. - PUF. - pp. 28-29

(2) *Contre Sainte-Beuve*. - Pléiade. - p. 290

(3) *Ibid.*, pp. 268-269

n'existe pas à proprement parler chez Balzac qui "ne cache rien (et) dit tout (1)", qui agence ses mots et ses phrases de façon hétéroclite : chez lui en effet "coexistent, non digérés, non encore transformés, tous les éléments d'un style à venir qui n'existe pas. Ce style ne suggère pas, ne reflète pas, il explique (2)." Proust atténue toutefois la sévérité de son jugement en reconnaissant les grandes qualités qui sont aussi celles de Balzac : vérité du langage de ses personnages et de certaines peintures, "dessous" d'une psychologie et d'une profondeur remarquables, génie surtout de l'invention qui consiste à faire revenir les mêmes personnages - ce "rayon" venu illuminer toute sa création (3). C'est en tout cas la déception qui guette le plus souvent le lecteur de ce type de littérature, une fois l'illusion dissipée, comme le suggère la réaction du Narrateur à propos du Journal des Goncourt : "... mon absence de dispositions pour les lettres ... me parut quelque chose de moins regrettable, comme si la littérature ne révélait pas de vérité profonde ; et en même temps il me semblait triste que la littérature ne fût pas ce que j'avais cru (4)."

Ce n'est d'ailleurs pas le seul réalisme que condamne Proust. Il s'oppose également à l'intellectualisme et à l'idéologie littéraires - car "une oeuvre d'art où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix (5)" -, au symbolisme dont les obscures abstractions manquent de vie "et par là de profondeur (6)." Bien différente est la conception proustienne de la littérature : partir du concret et de l'individuel pour progresser en un patient approfondissement vers cette vérité qu'il appartient à chacun de rechercher par ses propres moyens, pour faire jaillir la lumière de l'opacité du réel et des sensations. Et pourtant la littérature "qui se contente de décrire les choses, d'en donner seulement un misérable

(1) Contre Sainte-Beuve. - Idées. - p. 248

(2) Contre Sainte-Beuve. - Pléiade. - p. 269

(3) Ibid., p. 274

(4) A la Recherche du Temps perdu : III. - Pléiade. - p. 709

(5) Ibid., p. 882

(6) Pastiches et Mélanges. - Pléiade. - pp. 390-395

relevé de lignes et de surfaces, .. celle qui, tout en s'appelant réaliste, est la plus éloignée de la réalité (1)", pose dans son ambigüité même un problème qui concerne toute la lecture. De même que le Narrateur se demande si l'écart constaté entre l'insignifiance des choses et la beauté que leur attribue l'artiste est du à sa propre cécité ou à la magie illusoire de la littérature, de même il s'interroge sur la fonction "ennoblissante" de cette dernière : la lecture n'est-elle vraiment qu'un vil mensonge ou est-elle la révélation du prix caché de l'existence ? " .. Peut-être j'aurais pu conclure ... que la vie apprend à rabaisser le prix de la lecture, et nous montre que ce que l'écrivain nous vante ne valait pas grand chose ; mais je pouvais tout aussi bien en conclure que la lecture au contraire nous apprend à relever la valeur de la vie, valeur que nous n'avons pas su apprécier ... (2)" Les romans de Balzac n'ont-ils pas justement le mérite, en donnant une valeur littéraire aux choses contingentes de la vie, de dégager la loi même de ces contingences ? Certes, si les littératures ont des vertus plus ou moins grandes, tous les écrivains apportent quelque chose au lecteur. Que dire alors des plus grands parmi les créateurs, ceux que l'on reconnaît sans hésitation pour maîtres, - Bergotte pour le Narrateur, Shakespeare, Dostoïevsky, Tolstoï.. pour l'écrivain ? Leur supériorité se fait sentir tout naturellement : ".. on les aime en se soumettant à eux, on reçoit d'un Tolstoï la vérité comme de quelqu'un de plus grand et de plus fort que soi (3)." Avec eux l'on quitte la surface des choses pour atteindre aux sommets de l'art : ce qu'il faut aussi rechercher c'est le génie ...

### 32 - L'authenticité de l'oeuvre d'art

Un thème resurgit souvent dans les réflexions de Proust, qu'il s'agisse de ses articles de critique ou de son oeuvre romanesque : celui de l'oeuvre d'art authentique et du vrai créateur, qu'illustreront, mieux que Bergotte, le peintre

(1) A la Recherche du Temps perdu : III. - Pléïade. - p. 885

(2) Ibid., p. 709

(3) Contre Sainte-Beuve. - Pléïade. - p. 272

Elstir et le musicien Vinteuil. La "haute littérature" qu'évoquait Proust à propos de Balzac est avant tout une littérature venue de ces profondeurs de la pensée où seule peut naître l'oeuvre d'art. Ce qui la distingue des littératures de "second ordre", c'est que dans celles-ci l'écrivain ne perçoit même pas sa pensée mais seulement la "grossière apparence" qui la lui masque, qu'il se contente d'analyses superficielles, d'expressions toutes faites et d'images banales venues d'autrui, témoignant ainsi - même s'il s'en défend - d'un véritable matérialisme, tandis que dans la première, les expressions proviennent des régions spirituelles où règne la pensée, " avec ce talent qui est la preuve indéniable qu'elles viennent de l'esprit (1)."

Qu'est en effet l'oeuvre d'art sinon l'expression du moi le plus intime et le plus profond de l'artiste? Elle est en son essence même une création originale et non cette imitation vaine et stérile qui caractérise certains ouvrages. L'authentique beauté, la grandeur et la vérité qu'elle recèle émanent de la vision personnelle du créateur et lui sont indissolublement liées. C'est pourquoi Proust accorde si peu de prix à l'intelligence en ce domaine de la création artistique ; ce n'est pas l'intelligence mais la sensibilité qui permet d'appréhender cette vision, ces impressions qui surgissent des profondeurs du moi : " chaque jour je me rends mieux compte que ce n'est qu'en dehors d'elle que l'écrivain peut ressaisir quelque chose de nos impressions, c'est-à-dire d'atteindre quelque chose de lui-même et la seule matière de l'art (2)." Aussi est-il fort difficile pour le créateur - et surtout pour le romancier - d'exprimer clairement et fidèlement ces signes subtils et immatériels de l'art, cette réalité qu'il est seul à voir, comme l'écrit Proust lui-même à propos de son oeuvre romanesque : ". . c'est que (mon livre) n'est à aucun degré une oeuvre de raisonnement, c'est que ses moindres éléments m'ont été fournis par ma sensibilité, que je les ai d'abord aperçus au fond de moi-même, sans les comprendre, ayant autant de peine à les convertir en quelque chose d'intelligible que s'ils avaient été aussi

(1) Contre Sainte-Beuve. - Pléiade. - p. 308

(2) Ibid., p. 211

étrangers au monde de l'intelligence que, comment dire ? un motif musical (1)." Ce n'est pas la Réalité mais une vision de la réalité que nous offre l'artiste dans son oeuvre ; ce n'est pas la Vérité suprême mais une vérité qu'il s'efforce de recréer comme nous devons le faire nous-mêmes : " nous sentons tout le roman comme une sorte de prolongement immense qui s'adapte à la réalité, et nous comprenons que la réalité fut pour le poète quelque chose de tout autre que pour les autres, quelque chose qui contient la chose précieuse qu'il cherchait ... (2)."

Si Sainte-Beuve a montré une telle incompréhension du génie, et du génie de ses contemporains, c'est justement parce qu'il s'est arrêté à la surface des choses, parce qu'il a jugé l'oeuvre d'après l'homme, et surtout d'après l'homme du monde : or ce n'est pas ce moi superficiel, mondain et quotidien qui est à la source de la création, mais le moi caché et profond de l'artiste, le seul réel, celui qui n'apparaît que dans son oeuvre (3). Aussi l'oeuvre destinée au public n'en est-elle pas moins quelque chose que l'on a écrit seul et pour soi-même (3). En nous dévoilant la vision d'un autre univers, l'artiste devient le Révélateur, l'Intercesseur qui recherche, découvre et exprime à l'aide de signes intelligibles les vérités d'un monde plus secret. D'où l'enrichissement que procure la lecture : " Par l'art seulement, nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre ..(4)." Si l'oeuvre d'art ne peut jaillir que des régions profondes de la vie intérieure, portée par l'inspiration, - cet élan mystérieux, cet état de grâce fécond mais éphémère -, c'est, au-delà même du talent, le génie du créateur qui l'entraînera vers des sommets inégalés.

Les beaux livres, nous dit Proust, sont reconnaissables à cette sorte de brume qui les nimbe, "une brume naturelle, l'haleine en quelque sorte du génie, qu'il exhale sans le savoir .. (5)", et qui est comme l'empreinte de l'authenticité de l'art.

(1) Pastiches et Mélanges. - Pléiade. - p. 559

(2) Ibid., p. 413

(3) Contre Sainte-Beuve. - Pléiade. - pp. 224-225

(4) A la Recherche du Temps perdu. - Pléiade. - p. 895

(5) Pastiches et Mélanges. - Pléiade. - p. 792 (note)

Le grand écrivain n'est pourtant pas exempt des faiblesses que l'on peut constater chez les autres : " Il semble que l'originalité d'un homme de génie ne soit que comme une fleur, une cime superposée au même moi que celui des gens de talent médiocre de sa génération (1)." Mais sa supériorité artistique réside dans la qualité de sa vision, dans sa capacité à descendre dans les profondeurs de la vie spirituelle - "en ce calme profond où la pensée choisit les mots où elle se reflètera toute entière .. (2)." Car c'est aussi à la qualité de son expression, à son style que se reconnaît l'écrivain de génie. Le style est indissociable de la vérité de l'oeuvre ; il ne doit pas être un ornement artificiel, un enjolivement étranger à la pensée, puisque seule compte l'idée ou l'impression à traduire, mais au contraire l'expression la plus fidèle possible des sensations. Or quoi de plus difficile que de faire parler l'ineffable ? Qualité de la vision, " révélation de l'univers particulier que chacun de nous voit, et que ne voient pas les autres (3)", le style doit avant tout rendre la vérité des impressions et de l'imagination, et c'est pourquoi il ne doit pas expliquer comme le fait Balzac mais refléter, suggérer, inspirer ... L'écrivain de premier ordre est en effet " celui qui emploie les mots mêmes que lui dicte une nécessité intérieure (4)", celui qui fait preuve de sincérité donc d'originalité. C'est à ses caractéristiques que l'on reconnaît le style des grands auteurs, ce " Vernis des maîtres " où, comme chez Flaubert, tout est absorbé, fondu, transformé jusqu'à n'être plus reconnaissable, unifié en une substance homogène et harmonieuse .. Telle est la merveilleuse alchimie de l'art, cette "transmutation de la matière" (5) ; tel est le pouvoir réfléchissant du style ...

La lecture des grands écrivains qui, en réfractant " à travers des milieux divers une même beauté ..", n'offrent au monde qu'une

(1) Contre Sainte-Beuve. - Pléiade. - p. 305

(2) Ibid., p. 307

(3) Pastiches et Mélanges. - Pléiade. - p. 559

(4) Ibid., p. 792 (note)

(5) DELEUZE (Gilles). - Proust et les signes. - p. 41 etc ...

seule et même oeuvre (1), cette lecture nous fait jouir de la beauté d'une pensée à travers la beauté d'un style ; mais en nous dévoilant un univers autre, elle ne nous fait surtout sortir de nous-mêmes que pour mieux y rentrer. " Comprendre une pensée profonde c'est avoir soi-même, au moment où on la comprend, une pensée profonde : et cela exige quelque effort, une véritable descente au coeur de soi-même ... (2)"

### III - LA LECTURE ET LE TEMPS : DU LIVRE LU AU LIVRE ECRIT

La conception proustienne de la lecture, inséparable de la conception esthétique de l'écrivain, s'intègre en un ensemble plus vaste, au sein de cette métaphysique qui imprègne "A la Recherche du Temps perdu" et qui révèle les rapports de l'oeuvre et du Temps. En ce sens, la lecture est encore quelque chose "de plus".

#### 1 - Le temps de la lecture

##### 11 - Moments de lecture

Avant de se pencher sur les liens qui unissent la lecture et le temps dans la métaphysique proustienne, il est important d'évoquer ce que l'on pourrait appeler le - et les - temps de lecture.

L'acte de lire, que ce soit dans la Recherche ou dans la Préface à Sésame, apparaît étroitement lié à l'existence du narrateur : omniprésence réelle dont les manifestations sont aussi bien quantitatives, - fréquence des moments de lecture, fidélité aux livres tout au long de la vie, de "Swann" au "Temps retrouvé" dont les dernières pages rappellent "François le Champi" et les visites de Swann au jardin de Combray où lisait le Narrateur enfant -, que qualitatives. Les instants consacrés à la lecture, en effet, sont des instants particuliers, préservés et comme précieux en eux-mêmes : le lecteur, immobile, laisse couler les heures, et pourtant il n'est pas de moments plus

(1) A la Recherche du Temps perdu. - Pléiade. - p. 375

(2) Pastiches et Mélanges. - Pléiade. - p. 793 (note)

pleinement vécus et plus intensément ressentis que ceux-là (1). Les temps de lecture, dans leur diversité même, suivent les temps de la vie, les différentes étapes qui rythment le cours de l'existence : les pages tournent et s'en vont les minutes, les heures et les jours, - ces jours déployés à l'infini dans l'image d'une seule journée de lecture (2) ; les livres se succèdent et s'écoulent les saisons, puis les années ... Le Narrateur, de l'enfant naïf qui lisait François le Champi et Le Capitaine Fracasse, devient <sup>l'adolescent</sup> ~~vexé~~ que passionnent les oeuvres de Bergotte, puis l'homme dont les lectures, plus diversifiées, n'en sont pas moins toujours fréquentes (3). Les temps de lecture ne font pas que correspondre à des circonstances précises et à des étapes de la vie du lecteur, ils correspondent aussi, comme le montrent les rêveries de la Préface à Sésame, à des espaces que le souvenir leur associe inévitablement : ainsi les lectures faites pendant les beaux jours d'été sont indissociables de la charmille (4), du jardin de Combray ou de la fraîche obscurité de la chambre dans laquelle le Narrateur se retirait après déjeuner ; la consultation du journal appelle irrésistiblement le petit déjeuner matinal comme la fin de certains romans cette même chambre où avaient lieu les nuits de veille passées à l'insu des parents (4).

La lecture, à l'instar des personnages de Proust que leurs métamorphoses successives - ces "palimpsestes" (5) - précisent et compliquent peu à peu, marque l'écoulement du Temps et le marque au sein de l'oeuvre romanesque elle-même. Précieuse au lecteur absorbé dans son livre, elle l'est plus encore au lecteur qui se souvient, bien des années plus tard ... Car, de même qu'entre les espaces - réels et imaginaires - et les espaces-temps déjà évoqués s'établissent des relations multiples, de même la lecture s'enrichit de la superposition, de la contamination et de la fusion des divers temps qui lui

- (1) A la Recherche du Temps perdu : I. - Pléiade. - p. 83  
 (2) cf. Les Hautes et fines enclaves ..- Le Temps singulier  
 (3) A la Recherche ... : III. - Pléiade. - p. 375  
 (4) cf. Les Hautes et fines enclaves ...  
 (5) GENETTE (Gérard). - Figures : I.- pp. 39-69

sont associés : temps de l'histoire ou de l'aventure, temps du récit, temps de la lecture, auxquels s'ajoutent souvent les temps de relecture, autres "palimpsestes". C'est, en effet, en se replongeant dans les vieux livres d'enfance que le Narrateur, redécouvrant les parfums du passé et de ces moments de lecture perdus mais s'apercevant en même temps que sa manière de lire a changé, prend conscience de l'évolution des choses, des êtres, et de l'inexorable écoulement du Temps.

## 12 - Temps romanesque et temps réel

Les rapports entre le temps romanesque et le temps de lecture sont particulièrement riches et complexes : ce sont ces rapports, faits de ressemblances et de différences, d'influences multiples et réciproques, qui, à l'image des interactions entre les lieux, donnent aux heures et aux journées de lecture une intensité incomparable, une vie plus animée que la vie elle-même.

Ainsi au seul niveau des apparences, temps romanesque et temps réel sont parallèles et comme confondus dans la même linéarité : ce parallélisme, le lecteur en a surtout conscience au début, lorsque le texte et le récit ne se sont pas encore assez imposés à lui pour lui faire oublier l'environnement réel, et que le bruit de la pompe, le grondement de l'orage ou le tic-tac de la pendule rythment toujours le déroulement de sa lecture (1). Mais lorsqu'absorbé par la fiction, il délaisse le réel pour explorer les champs de l'imaginaire romanesque, le temps de lecture semble prendre alors son autonomie : porté par le talent de l'écrivain et par l'imagination du lecteur, il se libère des contraintes du temps de la vie. Et de fait, ce qui rend si précieux ces instants où tout s'intensifie et s'enrichit brusquement, ce sont bien les multiples voies qu'offre le temps de lecture, ce temps qui éclate, se démultiplie et devient plus complexe à mesure que l'on entre dans les profondeurs du récit - et de la conscience du lecteur. Il faudrait déjà, pour être plus précis, le dissocier en un temps "objectif", assimilable à la durée réelle de la lecture, et un temps "subjectif",

(1) cf. I, 21

correspondant à la perception que nous avons du temps pendant cette lecture. Une telle perception est étroitement dépendante du temps romanesque et des réactions qu'il suscite en nous, - attention, intérêt, passion et participation plus ou moins grandes ... Si le temps de lecture "double" donc le temps réel, il procède aussi de toutes sortes d'écart, de distorsions et de distanciations par rapport à lui. La première liberté qu'il offre au lecteur, la plus simple, c'est la possibilité de remonter les siècles ; celui-ci, de même qu'il est à la fois sur place et ailleurs, se trouve plongé, en parcourant les époques révolues qu'évoquent nombre de romans, dans un passé "actualisé": un passé vivant au coeur du présent.

Mais ce sont surtout les contradictions et les interactions engagées entre les différents temps de la lecture qui font sa riche complexité : rapports entre les temps réels et romanesque, du récit et de l'aventure ... Le temps réel influe sur le temps romanesque puisque toute lecture s'inscrit dans le cadre contraignant des rythmes naturels et quotidiens - course du soleil, déclin du jour, interruptions qu'entraînent inévitablement l'écoulement des heures (1) ... -, et inversement le temps romanesque contamine le temps réel - oubli du monde extérieur et des minutes qui passent (1), vie accordée aux rythmes du roman ... De même dans le cadre romanesque il existe des contradictions, des influences, des jeux entre le temps de l'aventure qui a ses propres règles et le temps du récit qui, essentiellement, le contracte mais qui, au sein de cette contraction, rend possible toutes les aventures temporelles grâce aux procédés narratifs : resserrements, dilatations, anticipations, retours en arrière ... Cela explique que le lecteur, sensible à l'intensité de cette vie fictive, en vienne à perdre totalement la notion du temps, c'est-à-dire du temps "objectif" ; progressivement et à son insu, le temps romanesque triomphe du temps réel, il l'étouffe, le fait disparaître grâce à la puissance séductrice du texte et de la fiction. Le lecteur, comme doué d'ubiquité, puisqu'il est à la fois là et ailleurs, mais de plus en plus "absent" au monde extérieur à mesure qu'il s'enfonce dans d'autres espaces-

(1) A la Recherche du Temps perdu : I. - Pléiade. - pp. 87-88

temps, perçoit différemment le temps réel qui lui apparaît "déformé", souvent singulièrement trop bref, tant sa vie imaginaire s'est révélée passionnante et intense : " Et à chaque heure il me semblait que c'était quelques instants seulement auparavant que la précédente avait sonné ... il y en avait donc une que je n'avais pas entendue, quelque chose qui avait eu lieu n'avait pas eu lieu pour moi (1)."

Ce n'est pas seulement un autre univers temporel qu'a ainsi connu le lecteur, ce sont des minutes véritablement affranchies du temps ... "Beaux après-midi du dimanche sous le marronnier du jardin de Combray, soigneusement vidés par moi des incidents médiocres de mon existence personnelle que j'y avais remplacé par une vie d'aventures ..., vous m'évoquez encore cette vie quand je pense à vous et vous la contenez en effet pour l'avoir peu à peu contournée et enclose - tandis que je progressais dans ma lecture et que tombait la chaleur du jour - dans le cristal successif, lentement changeant et traversé de feuillages, de vos heures silencieuses, sonores, odorantes et limpides (1)."

## 2 - La lecture ou le Temps retrouvé

### 21 - Le livre : résurrection du Passé

Si la lecture se révèle si importante dans l'oeuvre et la métaphysique proustiennes, c'est qu'elle a sa place dans la recherche du temps perdu. Elle possède en effet une valeur infiniment plus grande que toute autre aux yeux de l'écrivain : indissociable des conditions dans lesquelles elle s'est effectuée, elle reste à jamais liée aux souvenirs du passé.

Ce qui fait le prix des livres d'autrefois, c'est avant tout la réminiscence qu'ils provoquent en nous, l'émouvant souvenir de tout ce qui entourait la lecture, de ce qui l'entravait même - et nous semblait alors grossier et inopportun comparé à ce plaisir "divin" et unique -, non les lectures et les livres eux-mêmes où le Narrateur ne fait que retrouver le reflet des temps disparus : " tout cela, dont la lecture aurait dû nous empêcher de percevoir autre chose que l'importunité, elle en gravait au contraire un souvenir tellement doux (tellement plus

(1) A la Recherche du Temps perdu : I. - Pléiade. - pp. 87-88

précieux à notre jugement actuel ...) que, s'il nous arrive encore aujourd'hui de feuilleter ces livres d'autrefois, ce n'est plus que comme les seuls calendriers que nous avons gardé des jours enfuis, et avec l'espoir de voir reflétés sur leurs pages les demeures et les étangs qui n'existent plus (1)." Ouvrir à nouveau un livre d'enfance, le relire, c'est "relire" simultanément toutes les images qui sont unies à lui et qu'il éveille en notre mémoire engourdie - comme en témoignent les associations établies entre les lieux, les événements et les lectures dans la Préface à Sésame ; c'est retrouver le charme et le parfum de l'enfance, de l'Age des Noms - cet heureux temps où les noms différencient pour nous les choses (2) -, d'une époque qui ne reviendra plus ...

En effet, si les livres affranchissent, provisoirement, le Narrateur du temps, ils font aussi resurgir à ses yeux éblouis quelque chose d'ineffable : le Passé ressuscité, le Temps aboli incarné en eux. Car dans la lecture comme dans d'autres actes de la vie, la mémoire - cette mémoire affective et involontaire grâce à laquelle le Narrateur ressaisit des fragments du temps perdu - est entièrement impliquée ; elle n'enregistre pas seulement ce qui est lu mais aussi les événements qui accompagnent la lecture, les mille petits détails, insignifiants à ce moment-là, mais combien plus précieux ensuite au souvenir ... Dans la métaphysique de la Recherche, la résurrection du Passé, ou plutôt d'instantanés appartenant au Passé, se concrétise par hasard dans des objets d'apparence anodine ; seul le hasard, en effet, nous permet de rencontrer ces objets et les sensations qu'ils éveillent en nous : " .. chaque heure de notre vie, aussitôt morte, s'incarne et se cache en quelque objet matériel. Elle y reste captive à moins que nous ne rencontrions l'objet. A travers lui nous la reconnaissons, nous l'appelons et elle est délivrée (3)." Cette libération d'un temps captif ne peut d'ailleurs qu'être involontaire puisqu'elle est avant tout le fruit de la sensibilité et de la mémoire affective : " Non

(1) Les Hautes et fines enclaves... - Le Temps singulier. - p. 12

(2) Contre Sainte-Beuve. - Idées. - p. 101

(3) Ibid., p. 55

seulement l'intelligence ne peut rien .. pour ces résurrections, mais encore ces heures du passé ne vont se blottir que dans des objets où l'intelligence n'a pas cherché à les incarner (1)." Or le livre est un objet matériel qui éveille chez le lecteur, nous l'avons vu, des sensations physiques et peut donc lui aussi recueillir les parfums du Temps ; il est même plus que cela, car il est contenant et contenu intellectuel, texte et fiction, tissu de signifiants et de signifiés : il met en action non seulement toutes les facultés intellectuelles et affectives du lecteur, mais l'ensemble de son être. Un livre d'enfance rappelle à la fois la lecture passée et le passé de la lecture, ce qu'il représenta pour nous et les "heures inviolables" qui lui servirent de cadre ... Aussi les livres, plus riches encore de sens et de réminiscences cachées que d'autres objets, sont-ils peut-être les lieux privilégiés où se dissimulent les impressions, où s'incarne le Passé, prêt à être réveillé.

Voilà pourquoi la recherche des livres anciens et des livres d'enfance est si importante aux yeux de l'écrivain ; cette recherche "affective" qui relègue au second plan toute autre considération, fût-elle intellectuelle ou esthétique, et qui ne peut que surprendre les lecteurs "intelligents", s'inscrit dans la quête du Temps perdu : " le nom des stations .., un livre insipide pour les gens de goût, plein de noms qu'il n'a pas entendu depuis l'enfance, peuvent avoir pour lui un tout autre prix que de beaux livres de philosophie ... (2)." Chaque livre forme un tout et peut être un trésor de sensations et de souvenirs cachés ; la "bibliophilie" de Proust n'est donc autre que la quête des premiers livres, des premières lectures, et à travers elle la quête - par la réminiscence - des premières impressions, de l'enfance perdue et de cette essence intime de nous-mêmes qu'est le Passé : " Ces volumes où on a lu un ouvrage pour la première fois, .. ils nous disent ce que ce livre était pour nous alors, ce que nous étions pour lui. Les rechercher est ma seule manière d'être bibliophile. L'édition où j'ai lu un livre pour la première fois, l'édition où il m'a

(1) Contre Sainte-Beuve. - Pléiade. - p. 213

(2) Ibid., p. 215

donné une impression originale, voilà les seules "premières" éditions, les "éditions originales" dont je suis amateur (1)." Si fragiles sont d'ailleurs ces réminiscences, si légers ces parfums du Passé qu'ils semblent prêts à s'échapper d'entre les pages où ils gisaient captifs, attendant leur prochaine délivrance, pour se dissiper à jamais, anéantis par l'impression présente : " Leurs vieilles pages sont si poreuses au souvenir que j'aurais peur qu'ils absorbent aussi les impressions d'aujourd'hui et que je n'y retrouve plus mes impressions d'autrefois ... (1)."

L'émotion qu'éprouve le Narrateur devant ses lectures d'enfance (2), c'est l'émotion d'une mémoire actuelle qui tressaille face au Temps retrouvé, face aux impressions reconnues et aux ombres ressuscitées, grâce aux livres enrichis des images du Passé - ce que pourrait joliment suggérer cette image de la mère, tant aimée, du Narrateur : " souvent j'apercevais de loin le châle de Maman posé sur la balustrade d'albâtre, avec un livre qui le maintenait contre le vent (3)."

## 22 - Le livre : miroir du Temps

Les livres ne sont pas que des révélateurs de notre passé, ils sont aussi les reflets d'une époque particulière et définitivement révolue.

Ils peuvent tout d'abord, en nous apportant nombre d'informations sur la vie ou les événements de tel ou tel siècle, faire revivre sous nos yeux le passé le plus lointain : ainsi en est-il des ouvrages historiques ou à dominance historique comme les Mémoires de Mme de Boigne évoqués par Proust dans un de ses articles (4). Mais les oeuvres de fiction sont sans doute involontairement plus révélatrices de ce que furent les siècles qui les virent naître et auxquels elles sont indissolublement liées. Aussi, les grands écrivains ont toujours eu une certaine prédilection pour les ouvrages anciens qui non seulement les

(1) Contre Sainte-Beuve. - Pléiade. - p. 295

(2) A la Recherche du Temps perdu : III. - Pléiade. - pp. 886-888

(3) Contre Sainte-Beuve. - Idées. - p. 139

(4) Essais et Articles. - Pléiade. - p. 532

font "voyager" et sortir d'eux-mêmes, mais leur offrent aussi une beauté doublement riche puisqu'à celle de l'art se superpose celle dont le temps les a ornées, "plus émouvante encore, de ce que leur matière même, j'entends la langue où ils furent écrits, est un miroir de la vie (1)." En effet, si le contenu - ou le signifié - des livres anciens qui nous brossent un tableau de la vie et des moeurs de l'époque dépeint explicitement le siècle où ils sont nés, le langage - ou le signifiant - de ces livres parvient aussi bien et même mieux, - car là encore involontairement et à travers la vision sublimée de l'artiste, à révéler la substance de l'époque disparue. La langue des oeuvres "classiques", fruit d'une pensée individuelle et d'une pensée collective, leur donne ce prix incomparable qui n'appartient qu'à elles ; les formes abolies de leur syntaxe, semblables à ces antiques sculptures où nous retrouvons avec émotion non seulement l'idée créatrice de l'artiste mais aussi le marbre "oublié" que l'on employait alors, font revivre à nos yeux tout un monde désuet, figé mais intact, tout un univers disparu que la patine du temps n'a rendu que plus précieux : " Une tragédie de Racine, un volume des mémoires de Saint-Simon ressemblent à de belles choses qui ne se font plus ... C'est bien la syntaxe vivante en France au XVII<sup>e</sup> siècle - et en elle des coutumes et un tour de pensée disparus - que nous aimons à retrouver dans les vers de Racine .. Ce sont ces formes révolues prises à même la vie du passé que nous allons visiter .. comme dans une cité ancienne et demeurée intacte (2)." Les mots, les expressions devenues surannées nous restituent fidèlement la pensée de l'écrivain et, à travers elle, l'"essence" d'une époque ; qui plus est, avec cette beauté et ce charme uniques dont les marque le temps, ces expressions acquièrent - surtout lorsqu'elles sont rares et recherchées - une couleur singulière d'exactitude et de précision qui contribue à la pérennité de l'oeuvre : "Et l'on peut peut-être soutenir que pour certains livres ces mots exacts sont comme les clous précieux qui fixent immuablement la trame du style et lui interdisent ce flottement qui ne résiste pas

(1) Les Hautes et fines enclaves .. - Le Temps singulier. - p.73

(2) Ibid., p. 75

à l'outrage du temps. Ce qui parut singulier à cette époque, ne paraît plus aujourd'hui que singulièrement approprié (1)."

Ce n'est d'ailleurs pas uniquement dans la langue, dans les mots et la syntaxe, que nous retrouvons l'"âme ancienne" ; c'est aussi, parfois, dans les silences du texte : " Entre les phrases ... dans l'intervalle qui les sépare se tient encore aujourd'hui comme dans un hypogée inviolé, remplissant des interstices, un silence bien des fois séculaire (2)." Ainsi les oeuvres, ces "vases qui communiquent avec le passé" et nous le restituent, - présence irréelle au sein du présent, - comme figée dans l'éternité -, sont bien les miroirs immuables et précieux du Temps.

### 23 - La lecture : Sésame des Paradis Perdus

La lecture, qui s'intègre pleinement à la métaphysique proustienne, prend ici tout son sens. Parce qu'elle donne accès à l'écrit, à l'oeuvre d'art où sont exprimées et sublimées des idées et des impressions particulières, où sont reflétés les temps révolus, elle nous donne à la fois communication d'une vision et accès, par cette vision, au Temps et aux Essences, comme le font les réminiscences.

Pour Proust en effet, la connaissance des êtres et des choses se fait en plusieurs fois, par la confrontation d'impressions successives, de même que l'accès au passé s'obtient par le rapprochement de deux sensations. Ceci peut expliquer la façon dont Proust conçoit la lecture pour son oeuvre propre : la lecture de la Recherche complète, affine et précise peu à peu la peinture des lieux et des personnages, comme le feraient les touches de couleurs d'un tableau impressionniste. ; elle témoigne de l'écoulement du temps, celui du roman et celui de la lecture même, un écoulement lent mais inexorable qui seul permet de cerner les êtres. Mais cette superposition d'impressions et d'aspects, ces palimpsestes du temps et de l'espace dont la synthèse se révèle dramatiquement impossible, finissent par se brouiller et s'annuler au fil d'un mouvement destructeur inévitable : " Le temps en effet métamorphose non seulement

(1) Essais et Articles. - Pléiade. - p. 517

(2) Les Hautes et fines enclaves .. - Le Temps singulier. - p. 76

les caractères, mais les visages, les corps, les lieux-mêmes, et ses effets se sédimentent dans l'espace .. pour y former une image brouillée dont les lignes se chevauchent en un palimpseste parfois illisible, presque toujours équivoque ..(1)." Aussi la lecture de l'oeuvre proustienne doit-elle être avant tout structurante. Mais si " A la Recherche du Temps perdu" présente de telles caractéristiques, c'est qu'en sa démarche même elle est une quête de la Vérité, une quête inachevée des essences : " destinée à rejoindre, par la profondeur substantielle du texte, la substance profonde des choses, elle aboutit à un effet de surimpression fantasmagorique où les profondeurs s'annulent l'une par l'autre, où les substances s'entre-dévorent .. (1)." Pour Proust, l'important est d'accéder à l'authentique réalité par l'élucidation et le dépassement des apparences, par l'interprétation des signes. Le vrai moi, en effet, ne peut vivre qu'en dehors du temps, dans le monde des essences, ce Paradis perdu...

Or qu'y a-t-il de mieux que l'oeuvre d'art pour interpréter les signes (2) et tenter de restituer aux choses leur essence ? Qu'y a-t-il de mieux que l'écriture pour exprimer cette quête de la vérité - vérité des êtres, vérité du temps aboli ? Le style se révèle toujours essentiel dans la tentative que fait l'artiste pour communiquer sa pensée, mais aussi dans l'effort que fait le lecteur pour le comprendre : il est une question non de technique mais de vision. Sa beauté, son homogénéité, ce vernis unificateur et harmonieux que l'on a évoqué, ne sont pas de purs idéaux mais correspondent à une nécessité : celle d'atteindre à une réalité supérieure en exprimant le plus fidèlement possible ses impressions, celle de donner aux phrases " une épaisseur où puisse résider cette "essence cachée" qui se dérobe à la perception, mais dont on doit sentir la présence enfouie dans la pâte transparente du texte (3)."

Dans ce que Proust appelle la " transsubstantation" de la matière, la métaphore tient une place particulière: selon l'écrivain,

(1) GENETTE (Gérard). - Figures : I. - pp. 51-52

(2) A la Recherche du Temps perdu : III. - Pléiade. - pp. 878-879

(3) GENETTE (Gérard). - Figures : I. - p. 43

elle seule "peut donner au style une sorte d'éternité", car elle est l'expression privilégiée d'une vision profonde, du dépassement des apparences sensibles et de l'accès aux essences. C'est elle en effet qui, dans le style, permet de restituer la réalité cachée des êtres et des choses, comme celle du temps. Par le miracle de l'analogie, se dégage du rapprochement de deux - ou plusieurs - sensations une essence commune : voilà qui reproduit l'expérience psychologique de la mémoire involontaire et des réminiscences. Cette réalité supérieure, l'art dit réaliste l'ignore précisément (1). Mais pour Proust le style métaphorique est un moyen aussi indispensable que l'expérience naturelle de la réminiscence pour accéder à la beauté, c'est-à-dire à la vérité de l'être ; il marque même une progression par rapport au style "substantiel", ce Vernis des Maîtres, cette perception directe des essences, qu'il admire chez un écrivain comme Flaubert ~~mais~~ qui ne représente pour lui que le premier degré du beau style en raison de sa facilité par trop miraculeuse, - une facilité qui lui est en tout cas inaccessible .. Le style métaphorique, au contraire, tel que Proust le conçoit, permet, puisqu'il est perception indirecte des essences grâce au relais de l'imagination (2), de prendre conscience des difficultés de la quête et de l'évanescence du réel : " .. nouvelle beauté, au second degré, qu'il y a non plus simplement à être mais à suggérer autre chose que ce que l'on est ou être à la fois ce que l'on est et autre chose ..(3)." En outre, si la métaphore qui est en même temps assimilation et résistance, transposition et déformation, parvient à révéler une essence pure, c'est bien parce que l'essence se cache plutôt dans cette résistance, " du côté irréductible et réfractaire des choses" (3).

C'est donc au niveau de l'Art le plus authentique, et plus particulièrement de la littérature où s'accomplit l'unité du signe et du sens, - d'un signe matériel et d'un sens spirituel -, que sont accessibles les essences. La lecture parvient ici à

(1) A la Recherche du Temps perdu : III. - Pléiade. - pp. 889-890

(2) Ibid., p. 872

(3) GENETTE (Gérard). - Figures : I. - pp. 44-46

sa fonction suprême : en nous dévoilant, si nous sommes capables d'effort, la vision de l'artiste, elle nous permet d'atteindre <sup>nous-mêmes</sup> - par la confrontation des oeuvres entre elles et par la confrontation de l'oeuvre avec notre pensée - à la révélation de la vérité, c'est-à-dire à la révélation de l'être des choses. C'est alors que le lecteur, confirmé dans ses impressions intimes et ainsi élevé au niveau du général, de l'universel, sent une joie intérieure profonde l'envahir, - signe que "la" rencontre a eu lieu : " Au moment où cette chose, essence commune de nos impressions est perçue par nous, nous éprouvons un plaisir que rien n'égale ... Et après avoir lu des pages où les pensées les plus hautes et les plus beaux sentiments sont exprimés ..., si... dans un mot assez indifférent en apparence, un grain de cette essence nous est donné à respirer, nous savons que c'est cela qui est beau (1)." Telle est la plus noble fonction de la lecture : clé d'un autre monde, Sésame des Essences et du Temps, elle ouvre au lecteur apte à approfondir en lui-même sa réflexion la voie qui mène au-delà des apparences, vers la substance des choses et des êtres, vers l'univers du vrai moi ... Car non seulement elle libère des contingences temporelles, mais elle donne accès au Temps, - moins le Temps retrouvé, le Passé revenu au sein du présent, que le Temps à l'état pur : " le temps tel qu'il est enroulé dans l'essence, tel qu'il naît dans le monde enveloppé de l'essence (2)." Elle est la contemplation fugitive de fragments d'éternité, ces fragments que sont les hautes et fines enclaves du passé : " car elles ne sont pas dans le présent, ces hautes et fines enclaves du passé, mais dans un autre temps où il est interdit au présent de pénétrer ... réservant de toute leur mince épaisseur la place inviolable du Passé ... (3)."

### 3 - Du livre lu au livre écrit

#### 31 - Lecture et écriture

L'écriture qui tente de restituer la vision des essences par les voies de l'art, et la lecture qui est accès

(1) Contre Sainte-Beuve. - Idées. - p. 130 ; 360

(2) DELEUZE (Gilles). - Proust et les signes. - p. 40 etc...

(3) Les Hautes et fines enclaves .. - Le Temps singulier. - p.78

individuel à cette révélation, qui est recreation, sont plus que complémentaires aux yeux de Proust : elles sont indissociables. N'existe-t-il pas entre elles des analogies particulièrement frappantes ?

Tout d'abord lecture et écriture s'effectuent dans des conditions semblables : elles nécessitent toutes deux un isolement, une "réclusion", un retrait du monde extérieur. Car seuls sont propices pour la création qu'est l'écriture et la re-création qu'est la lecture, la solitude et le silence qui nous laissent notre pouvoir de méditation et de réflexion. C'est là, dans l'isolement le plus complet, que nous nous retrouvons face à nous-mêmes, que "nous tâchons d'entendre, et de rendre, le son vrai de notre coeur (1)", ce dont l'animation du monde extérieur nous détourne inévitablement. C'est là que le lecteur peut enfin explorer les profondeurs de sa propre pensée, que l'écrivain peut exprimer les impressions de son moi secret, de ce "monde unique, fermé, sans communication avec le dehors qu'est l'âme du poète (2)." L'un comme l'autre ont besoin de ce calme fécond qui favorise le voyage intérieur, la quête de soi-même et de la vérité ; au contraire l'animation du monde extérieur, fût-elle la conversation ou l'amitié elle-même, leur est funeste, car littéralement divertissante : "dès que je parlais à un ami, mon esprit faisait volte-face, c'était vers cet interlocuteur et non vers moi-même qu'il dirigeait ses pensées" ; "Nous pouvons causer toute une vie sans rien dire que répéter indéfiniment le vide d'une minute, tandis que la marche de la pensée dans le travail solitaire de la création artistique se fait dans le sens de la profondeur, la seule direction qui ne nous soit pas fermée, où nous puissions progresser, avec plus de peine il est vrai, pour un résultat de vérité (3)."

L'image que nous avons de l'écrivain et celle que nous avons du lecteur ne sont-elles d'ailleurs pas étrangement semblables ? Tous deux penchés sur une page, au sein d'un isolement aussi bien matériel que moral ... Et entre ces deux démarches à la

(1) Contre Sainte-Beuve. - Idées. - p. 161

(2) Ibid., p. 164

(3) A la Recherche du Temps perdu : I. - Pléiade. - p. 736 ; 907

fois inverses et parallèles qui sont les leurs, n'existe-t-il pas des liens plus forts que ceux d'une simple complémentarité, les liens d'un échange fécond, puissant et comme fraternel ? L'effort de l'écrivain qui cherche à déchiffrer ses propres signes intérieurs, les idées et impressions qui naissent en lui, puis les exprime par les voies de l'art, s'apparente à l'effort du lecteur actif qui tente de déchiffrer les signes et les sens de l'oeuvre, qui les exprime en lui-même, puis se livre à un véritable travail de création en s'efforçant de déchiffrer à son tour ses propres signes : telle est, nous l'avons vu, l'authentique lecture. Aussi apparaît une étrange analogie entre le livre lu et le livre écrit qui sont tous deux " l'oeuvre de la solitude et les enfants du silence (1)."

Cette analogie ne fait que traduire les rapports étroits et éternellement cycliques qui unissent la lecture et l'écriture, les livres virtuels et effectifs. L'exploration tentée par le lecteur dans sa propre pensée l'entraîne inévitablement à décrypter ce qui est en lui ; car c'est en notre moi profond que se cache le seul livre véritable, " le livre aux caractères figurés non tracés par nous (2)." Du livre lu on parvient au livre intérieur, à la lente mise à jour qu'il nous faut assumer seuls : " Quant au livre intérieur de signes inconnus .., pour la lecture desquels personne ne pouvait m'aider d'aucune règle, cette lecture consistait en un acte de création où nul ne peut nous suppléer ni même collaborer avec nous (3)." Ne devons-nous pas dans les deux cas déchiffrer une musique intérieure, une mélodie délicieuse et confuse dont nous pourrions déceler les notes si nous avons du talent (4) ?

Ainsi se forme le cycle infini qui associe lecture et écriture, ce cycle où l'écrivain traduit son livre intérieur en un livre écrit, où le lecteur part de ce livre écrit pour décrypter son propre livre intérieur. C'est en ce sens que Sartre écrivait dans " Qu'est-ce que la littérature ?" : " Ecriture et lecture

(1) Contre Sainte-Beuve. - Idées. - p. 368

(2) A la Recherche du Temps perdu : III. - Pléiade. - p. 880

(3) Ibid., p. 879

(4) Ibid., p. 878 ; Contre Sainte-Beuve, Idées, pp. 372-373

sont les deux faces d'un même fait d'histoire." L'oeuvre de Proust illustre particulièrement bien cette dialectique permanente et complexe : n'est-elle pas tout à la fois une oeuvre écrite et lue, un livre qui permet à l'écrivain mais aussi au lecteur de partir à la quête de lui-même, d'accéder à sa propre vérité, et un roman qui se veut l'histoire d'un roman ?

Pour Proust la seule lecture authentique est celle qui conduit à l'écriture, à ces livres que nous portons tous en nous : " rotation du langage sur lui-même qu'est la littérature, lue écrite, interminablement (1)."

### 32 - Ecriture et éternité

Si la fonction de la lecture apparaît aussi essentielle, c'est enfin parce que l'écriture est elle-même permanence et pérennité.

L'oeuvre, et à travers elle son créateur, triomphe de la mort et du temps. En elle demeure la pensée et toute la vie de la pensée : " L'âme d'un grand écrivain lui survit dans ses oeuvres" ; " le poète qui donne sa vie à une oeuvre qui ne recueillera de suffrages qu'après sa mort obéit-il vraiment au désir d'une gloire qu'il ne connaîtra pas ? Et n'est-ce pas plutôt une part éternelle de lui-même qui travaille (2) ?" La lecture est donc au coeur de l'intemporel. Certes, elle affranchit d'abord le lecteur de l'ordre du temps ; elle exprime également, dans la quête proustienne de la vérité, le temps à l'état pur ... Pour Proust, nous l'avons vu, le génie authentique consiste à découvrir l'éternel contenu en toutes choses, à briser la glace des habitudes et des apparences pour ressusciter la réalité : et de fait seule l'éternisation, que la métaphore, surtout, confère au style, permet d'accéder à l'essence des choses. Mais, comme l'oeuvre, la lecture est encore plus que cela : elle ne fait pas que préserver en elle les fragments d'éternité du Temps à l'état pur, elle est elle-même, sous des apparences diverses, fragment d'éternité.

(1) D. Hollier, cité dans Figures II (cf. supra)

(2) Essais et Articles. - Pléiade. - p. 550 ;  
Contre Sainte-Beuve. - Idées. - p. 345

Cette éternité, l'immatérialité des mots et du style en fixe la trame : " La matière de nos livres, la substance de nos phrases doit être immatérielle, non pas prise telle quelle dans la réalité, mais nos phrases elles-mêmes, et les épisodes aussi doivent être faits de la substance transparente de nos minutes les meilleures, où nous sommes hors de la réalité et du présent. C'est de ces gouttes de lumière cimentées que sont faits le style et la fable d'un livre (1)."

Ainsi, la lecture que Proust semblait dévaluer dans la Préface à Sésame et les Lys, prend tout son sens et toute sa valeur au sein de la conception esthétique et métaphysique qui fut la sienne et qui s'incarna si entièrement dans la Recherche du Temps perdu : Sésame du Temps retrouvé et des mondes invisibles, "regard" grâce auquel quiconque peut avoir accès à l'éternel, elle préserve le Temps aussi bien qu'elle en est préservée... Les livres anciens ne sont-ils pas eux-mêmes de " hautes et fines enclaves du passé" ?

Grand lecteur lui-même, Proust nous a bien livré dans la Préface à Sésame et les Lys ses réflexions sur la lecture. Toutefois, et selon ses propres conceptions, nous ne pouvons découvrir la totalité de sa pensée qu'en plusieurs temps et à travers ses nombreux écrits, des premiers jusqu'à la Recherche du Temps perdu qui est le fruit de sa longue démarche ... Vécue, observée, la lecture laisse un précieux souvenir, celui de ces jours où "la poussière des réalités (était) mêlée de sable magique" ... Jugée, elle dévoile ses limites et ses dangers. Cependant, ce que Proust condamne dans la Préface, c'est moins la lecture en elle-même que la lecture idolâtrée, sacralisée et passive. Tout au contraire, il la reconnaît particulièrement féconde quand en un lecteur actif elle suscite la création.

Ce sont en fait l'esthétique et la métaphysique proustiennes qui lui donnent tout son sens : clé des Essences et du Temps, la vraie lecture nous conduit inmanquablement vers l'écriture qui la fit naître. La Préface à Sésame que d'autres textes doivent compléter, marque précisément un tournant essentiel : l'émancipation, la libération d'un écrivain qui s'apprête à créer son oeuvre majeure, - ce livre intérieur qu'il portait en lui et dans lequel il s'engagera définitivement après le Contre Sainte-Beuve. Et la lecture n'est-elle pas l'aboutissement suprême d' " A la Recherche du Temps perdu " ?

## BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES (Roland). - Sur la lecture.  
 In : Le Français aujourd'hui, (1976), n° 32
- DELEUZE (Gilles). - Proust et les signes. - Paris : P.U.F, 1976.  
 - (Perspectives critiques.)
- GENETTE (Gérard). - Figures. - Paris : Seuil. - ( Collection  
 Tel Quel.)  
 1 : 1966  
 2 : 1966  
 3 : 1972
- PAINTER (Georges D.). - Marcel Proust. - Paris : Mercure.  
 1 : Les Années de jeunesse. - 1979  
 2 : Les Années de maturité. - 1966
- PROUST (Marcel). - A la recherche du temps perdu. - Paris :  
 Gallimard, <sup>1973</sup> (Bibliothèque de la Pléiade.)  
 1 : Du côté de chez Swann ; A l'ombre des jeunes filles en  
 fleurs.  
 3 : La Prisonnière ; La Fugitive ; Le Temps retrouvé.
- PROUST (Marcel). - Contre Sainte-Beuve : précédé de Pastiches  
 et Mélanges et suivi de Essais et Articles. - Paris : Gallimard,  
 1978. - (Bibliothèque de la Pléiade.)
- PROUST (Marcel). - Contre Sainte-Beuve. - Paris : Gallimard,  
 1979. - (Collection Idées.)
- PROUST (Marcel). - Les Hautes et fines enclaves du passé.  
 - Nantes : Le Temps singulier, 1979.

